

première partie, mais nous allons maintenant tâcher de considérer les deux autres d'après leur nature ¹ >.

1. Tout ce dernier alinéa a été remplacé par ce qui suit dans la 2^e édition :

[Le célèbre LOCKE, faute d'avoir fait cette considération et parce qu'il trouvait, dans l'expérience, des concepts purs de l'entendement, les dérivait aussi de l'expérience ; il procéda cependant *avec tant d'inconséquence* qu'il entreprit d'arriver par là à des connaissances qui dépassent toutes les limites de l'expérience. DAVID HUME reconnut que, pour avoir le droit de faire cela, il est nécessaire que ces concepts aient leur origine *a priori*. Mais comme il ne put pas s'expliquer comment il est possible que l'entendement puisse penser des concepts, qui ne sont pas liés en soi dans l'entendement, comme étant cependant nécessairement liés dans l'objet, et comme il ne lui vint pas à l'esprit que l'entendement était peut-être, par ces concepts même, le créateur de l'expérience qui lui fournit ses objets, il se vit obligé de les dériver de l'expérience (à savoir d'une nécessité subjective qui résulte d'une association répétée dans l'expérience, et qu'on arrive à prendre faussement pour objective, c'est-à-dire de l'*habitude*) ; mais il se montra ensuite très *conséquent* en ce qu'il déclara impossible de dépasser, avec des concepts de cette espèce et avec les principes auxquels ils donnent naissance, les limites de l'expérience. Mais la dérivation *empirique*, à laquelle ils eurent tous les deux recours, ne peut se concilier avec la réalité des connaissances scientifiques *a priori* que nous avons, la *mathématique pure* et la *physique générale*, et par conséquent elle est contredite par le fait.

Le premier de ces deux hommes illustres ouvrit toutes les portes à l'*extravagance* parce que la raison, une fois qu'elle a des droits de son côté, ne se laisse pas tenir en lisière par de vagues conseils de modération ; le second tomba entièrement dans le *scepticisme*, quand il crut avoir découvert que ce qu'on prend si généralement pour la raison n'est qu'une illusion générale de notre pouvoir de connaître. — Nous allons maintenant essayer de voir si l'on ne peut pas conduire la raison humaine entre ces deux écueils, lui fixer des limites déterminées et enfin lui garder ouvert tout entier le champ de sa légitime activité.

Auparavant je rappellerai seulement la *définition des catégories*. Elles sont des concepts d'un objet en général, au moyen desquels l'intuition de cet objet est considérée comme *déterminée* par rapport à une des *fonctions logiques* des jugements. Ainsi la fonction du jugement *catégorique* est celle du rapport du sujet au prédicat, par exemple : Tous les corps sont divisibles. Seulement, par rapport à l'usage simplement logique de l'entendement, on ne détermine pas auquel des deux concepts on veut donner la fonction du sujet et auquel, celle du prédicat. En effet, on peut dire aussi : quelque divisible est un corps. Au contraire, si je place dans la catégorie de la substance le concept d'un corps, il est décidé par là que son intuition empirique doit toujours être considérée dans l'expérience comme sujet et jamais comme simple prédicat. Et il en est de même pour les autres catégories.]

DÉDUCTION DES CONCEPTS PURS DE L'ENTENDEMENT

DEUXIÈME SECTION

Des principes a priori de la possibilité de l'expérience.

Qu'un concept doive être produit tout à fait *a priori* et se rapporter à un objet, quoiqu'il ne rentre pas lui-même dans le concept de l'expérience possible, ou qu'il ne se compose pas d'éléments d'une expérience possible, c'est ce qui est tout à fait contradictoire et impossible. En effet, il n'aurait point alors de contenu (*Inhalt*), puisqu'aucune intuition ne lui correspondrait et que ce sont des intuitions en général, par quoi des objets peuvent nous être donnés, qui forment le champ ou l'objet total de l'expérience possible. Un concept *a priori* qui ne s'y rapporterait pas ne serait que la forme logique d'un concept, mais non le concept même par lequel quelque chose est pensé.

Si donc il y a des concepts purs *a priori*, il se peut fort bien, à la vérité, qu'ils ne renferment rien d'empirique, mais ils n'en doivent (*müssen*) pas moins être de pures conditions *a priori* d'une expérience possible, sur lesquelles seules peut reposer leur réalité objective.

DÉDUCTION DES CONCEPTS PURS DE L'ENTENDEMENT

DEUXIÈME SECTION

Déduction transcendantale des concepts purs de l'entendement.

§ 15. — De la possibilité d'une synthèse (*Verbindung*) en général.

Le divers des représentations peut être donné dans une intuition simplement sensible, c'est-à-dire qui n'est que réceptivité, et la forme de cette intuition peut résider *a priori* dans notre pouvoir de représentation, sans être autre chose que la manière dont le sujet est affecté. Seulement la *liaison* (*cunjunctio*) d'un divers en général ne peut jamais nous venir des sens (*durch Sinne in uns kommen*) ni par conséquent être contenue conjointement (*zugleich*) dans la forme pure de l'intuition sensible; car elle

Veut-on savoir, par suite, comment sont possibles des concepts purs de l'entendement, il faut rechercher ce que sont les conditions *a priori* d'où dépend la possibilité de l'expérience, et qui lui servent de fondement quand on fait également abstraction de tout l'élément empirique des phénomènes. Un concept exprimant, d'une manière générale et suffisante, cette condition formelle et objective de l'expérience, s'appellerait un concept pur de l'entendement. Une fois que j'ai des concepts purs de l'entendement, je puis bien concevoir aussi des objets, qui sont peut-être impossibles et peut-être possibles en soi, mais qui ne peuvent être donnés dans aucune expérience, parce que, dans la liaison de ces concepts, quelque chose peut être laissé de côté qui appartienne nécessairement à la condition d'une expérience possible (comme dans le concept d'un esprit), ou que des concepts purs de l'entendement peuvent être étendus plus loin que l'expérience ne peut atteindre (*fassen*) (comme dans le concept de Dieu). Mais si les *éléments* de toutes les connaissances *a priori*, même des fictions arbitraires et absurdes, ne peuvent pas être empruntés à l'expérience (car autrement ils ne seraient pas des connaissances *a priori*), ils doivent toujours renfermer les conditions pures *a priori* d'une expérience possible et d'un objet de cette expérience, car non seulement rien ne serait pensé par leur moyen, mais ils ne pourraient pas même sans *data* (données) naître jamais dans la pensée.

est un acte de la spontanéité de la faculté de représentation; et, comme il faut appeler cette dernière entendement pour la distinguer de la sensibilité, toute liaison — que nous en ayons conscience ou non, qu'elle soit une liaison du divers de l'intuition ou de concepts divers, et que, dans le premier cas, l'intuition soit sensible ou non — toute liaison est alors un acte de l'entendement auquel nous devons imposer le nom (*die Benennung*) général de *synthèse*, pour faire ainsi remarquer à la fois que nous ne pouvons rien nous représenter comme lié dans l'objet (*Object*), sans l'y avoir auparavant lié nous-même, et que, parmi toutes les représentations, la *liaison* (*Verbindung*) est la seule que des objets (*Objecte*) ne peuvent pas donner, mais que peut seulement effectuer le sujet lui-même, puisqu'elle est un acte de sa spontanéité. On s'apercevra facilement ici que cet acte doit être originairement unique et identiquement valable (*gleichgeltend*) pour toute liaison, et que la sépa-

Or, ces concepts qui contiennent *a priori* la pensée pure dans chaque expérience, nous les trouvons dans les catégories, et c'est déjà donner une déduction suffisante de ces concepts et une justification de leur valeur objective que de pouvoir prouver qu'un objet ne peut être pensé que par leur moyen. Mais, comme, dans une telle pensée, il y a en jeu quelque chose de plus que l'unique pouvoir de penser, l'entendement, et que l'entendement même, considéré comme pouvoir de connaissance qui doit se rapporter aux objets, a précisément besoin d'un éclaircissement touchant la possibilité de ce rapport, nous devons (*müssen*) alors examiner tout d'abord, non dans leur nature empirique, mais dans leur nature transcendantale, les sources subjectives qui constituent les fondements *a priori* de la possibilité de l'expérience.

Si chaque représentation particulière était tout à fait étrangère aux autres, si elle en était comme isolée et séparée, il ne se produirait jamais quelque chose comme ce qu'est la connaissance laquelle est un ensemble de représentations comparées et liées. Si donc j'attribue au sens une synopsis, parce qu'il contient de la diversité dans son intuition, une

ration (*Auflösung*), l'*analyse*, qui paraît être son contraire, la suppose cependant toujours; car, là où l'entendement n'a rien lié d'avance, il ne saurait non plus rien délier, puisque c'est *par lui* seul que quelque chose (*es*) a pu être donné, comme lié, à la faculté de représentation.

Mais le concept de la liaison, outre le concept du divers et de la synthèse de ce divers, comporte aussi celui de l'unité de ce divers. La liaison est la représentation de l'unité *synthétique* du divers*. La représentation de cette unité ne peut donc pas résulter de la liaison, mais, en s'ajoutant à la représentation du divers, elle rend plutôt tout d'abord possible le concept de la liaison. L'unité qui précède *a priori* tous les concepts de liaison n'est pas du tout la catégorie de l'unité (§ 10); car toutes les catégories se fondent sur des fonctions logiques dans les jugements, et dans ces jugements est déjà pensée une liaison, par suite une unité de concepts don-

*. La question de savoir si les représentations mêmes sont identiques et si l'une peut donc être conçue analytiquement par l'autre, n'entre pas ici en considération. La *conscience* de l'une, en tant qu'il s'agit du divers, doit, cependant, toujours être distinguée de la conscience de l'autre, et il n'est ici question que de la synthèse de cette conscience possible.

synthèse correspond toujours à cette synopsis, et la *réceptivité* ne peut rendre possibles des connaissances qu'en s'unissant à la *spontanéité*. Or celle-ci est le principe d'une triple synthèse qui se présente, d'une manière nécessaire, dans toute connaissance, et qui comprend : la synthèse de l'*appréhension* des représentations comme modifications de l'esprit (*des Gemüths*) dans l'intuition ; celle de la *reproduction* de ces représentations dans l'imagination, et celle de leur *reconnaissance* dans le concept. Ces trois synthèses conduisent donc aux trois sources subjectives de connaissances qui elles-mêmes rendent possible l'entendement et par lui toute l'expérience considérée comme un produit empirique de l'entendement.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE

La déduction des catégories est liée à tant de difficultés et nous oblige à entrer si profondément dans les premiers principes de la possibilité de notre connaissance en général que, pour éviter les longueurs d'une théorie complète et cependant ne rien négliger dans une recherche si nécessaire, j'ai trouvé plus convenable de préparer plutôt le lecteur que de l'ins-

nés. La catégorie suppose donc déjà la liaison. Par conséquent, nous devons chercher encore plus haut cette unité (comme qualitative § 12), savoir, dans ce qui contient le principe même de l'unité de divers concepts dans les jugements, et par suite de la possibilité de l'entendement, même dans son usage logique.

§ 16. — *De l'unité originellement synthétique de l'aperception.*

Le *je pense* doit (*muss*) pouvoir accompagner toutes mes représentations ; car autrement serait représenté en moi quelque chose qui ne pourrait pas du tout être pensé, ce qui revient à dire ou que la représentation serait impossible, ou que, du moins, elle ne serait rien pour moi. La représentation qui peut être donnée avant toute pensée s'appelle *intuition*. Par conséquent, tout le divers de l'intuition a un rapport nécessaire au *je pense* dans le même sujet où se rencontre ce divers. Mais cette représentation est un acte de la *spontanéité*, c'est-à-dire qu'on ne saurait la considérer comme appartenant à la sensibilité. Je la nomme *aperception pure* pour la distinguer de l'*aperception empirique*, ou encore *aperception originelle* parce qu'elle est cette conscience de soi qui, en produisant la représentation *je pense*, doit (*muss*) pouvoir accom-

truire par les quatre numéros suivants, et de ne présenter systématiquement l'explication de ces éléments de l'entendement que dans la troisième section qui vient immédiatement après. Le lecteur ne se laissera donc pas rebuter jusque-là par l'obscurité qui est inévitable au début, dans un chemin non encore frayé, mais qui se dissipera, je l'espère, et se changera en pleine lumière dans la section suivante.

I. — *De la synthèse de l'appréhension dans l'intuition.*

De quelques sources que viennent nos représentations, qu'elles soient produites par l'influence de choses extérieures ou par des causes internes, qu'elles se forment *a priori* ou d'une manière empirique, comme phénomènes, elles n'en appartiennent pas moins au sens interne comme modifications de l'esprit (*Gemüths*), et, à ce titre, toutes nos connaissances sont, en définitive, soumises à la condition formelle du sens interne, c'est-à-dire au temps, où elles doivent être toutes ordonnées, liées et mises en rapports.

pagner toutes les autres, et qui, une et identique en toute conscience, ne peut être accompagnée d'aucune autre. J'appelle encore l'unité de cette représentation l'unité *transcendantale* de la conscience de soi, pour désigner la possibilité de la connaissance *a priori* qui en dérive. En effet, les diverses intuitions qui sont données dans une certaine intuition ne seraient pas toutes ensemble mes représentations si elles n'appartenaient pas toutes ensemble à une conscience de soi, c'est-à-dire qu'en tant qu'elles sont mes représentations (quoique je n'en aie pas conscience à ce titre), elles doivent pourtant être nécessairement conformes à la condition qui seule leur permet d'être groupées dans une conscience générale de soi, puisqu'autrement elles ne m'appartiendraient pas entièrement. De cette liaison originaire dérivent plusieurs conséquences.

Cette identité totale (*durchgängige*) de l'aperception d'un divers donné dans l'intuition renferme une synthèse des représentations et n'est possible que par la conscience de cette synthèse. Car la conscience empirique, qui accompagne différentes représentations, est, en soi, dispersée et sans relation avec l'identité du sujet. Cette relation ne s'opère donc pas encore par le fait que j'accompagne de conscience toute représentation, mais par le fait que j'ajoute une représentation à une autre (*zu der andern*) et que j'ai conscience de leur synthèse. Ce n'est donc qu'à la condition de pouvoir

C'est là une remarque générale qu'il faut poser absolument pour fondement dans tout ce qui suit.

Toute intuition contient en soi un divers qui ne serait cependant pas représenté comme tel si l'esprit (*Gemüth*) ne distinguait pas le temps dans la série des impressions successives, car, en tant que *renfermée dans un seul moment*, toute représentation ne peut jamais être autre chose qu'une unité absolue. Or, pour que de ce divers puisse sortir l'unité de l'intuition (comme, par exemple, dans la représentation de l'espace) deux choses sont requises : le déroulement successif de la diversité (*das Durchlaufen der Mannigfaltigkeit*) et la compréhension de ce déroulement (*die Zusammennehmung desselben*); acte que je nomme la *synthèse de l'appréhension*, parce qu'il a directement pour objet l'intuition, laquelle, sans doute, présente un divers, bien qu'elle ne puisse jamais, sans une synthèse préliminaire, produire ce divers comme tel et aussi (*zwar*) comme contenu *dans une représentation*.

Cette synthèse de l'appréhension doit (*muss*) aussi être faite *a priori*, c'est-à-dire par rapport aux représentations qui

lier *dans une conscience* un divers de représentations données qu'il m'est possible de me représenter *l'identité de la conscience dans ces représentations* mêmes, c'est-à-dire que l'unité *analytique* de l'aperception n'est possible que sous la supposition de quelque unité *synthétique**. Cette pensée que telles représentations données dans l'intuition m'appartiennent toutes, n'exprime donc pas autre chose (*heisst demnach soviel*) sinon que je les unis dans une conscience

* L'unité analytique de la conscience s'attache à tous les concepts communs en tant que tels ; par exemple, si je conçois du *rouge* en général, je me représente par là une qualité qui (comme caractère) peut être trouvée quelque part, ou liée à d'autres représentations ; ce n'est donc qu'au moyen d'une unité synthétique, préconçue possible, que je puis me représenter l'unité analytique. Une représentation qui doit être conçue comme commune à *des choses différentes* (*als verschiedenen gemein*) sera considérée comme appartenant à des choses qui renferment (*an sich haben*) encore, en dehors d'elle, quelque chose de *différent* ; il faut par conséquent la concevoir auparavant comme unie synthétiquement à d'autres (ne serait-ce qu'à des représentations possibles), avant qu'on puisse concevoir en elle l'unité analytique de la conscience qui la transforme en *conceptus communis*. L'unité synthétique de l'aperception est donc ainsi le point le plus élevé auquel il faut rattacher tout l'usage de l'entendement, même la logique entière et, après elle, la philosophie transcendantale. On peut dire que ce pouvoir est l'entendement même (*ja dieses Vermögen ist der Verstand selbst*).

ne sont pas empiriques. En effet, sans elle nous ne pourrions avoir *a priori* ni les représentations de l'espace, ni celles du temps, puisque celles-ci ne peuvent être formées que par la synthèse du divers que fournit la sensibilité dans sa réceptivité originaires. Nous avons donc une synthèse *pure* de l'appréhension.

II. — *De la synthèse de la reproduction dans l'imagination.*

C'est, à la vérité, une loi simplement empirique que celle en vertu de laquelle des représentations qui se sont souvent suivies ou accompagnées finissent par s'associer entre elles et par former ainsi une liaison telle que, en l'absence de l'objet, une de ces représentations fait passer l'esprit (*Gemüth*) à une autre, suivant une règle constante. Cette loi de la reproduction suppose que les phénomènes eux-mêmes soient soumis réellement à une telle règle et que ce qu'il y a de divers dans leurs représentations forme une suite ou une série (*Begleitung oder Folge*) suivant certaines règles; car autrement, notre

(*Selbstbewusstsein*) ou que je puis du moins les y unir; et, quoiqu'elle ne soit pas encore elle-même la conscience de la *synthèse* des représentations, elle en présuppose cependant la possibilité. Autrement dit, ce n'est que parce que je puis saisir en une seule conscience le divers de ces représentations que je les nomme, toutes, *mes* représentations; car, sans cela, j'aurais un moi aussi divers et d'autant de couleurs qu'il y a de représentations dont j'ai conscience. L'unité synthétique du divers des intuitions, en tant que donnée *a priori*, est donc le principe (*Grund*) de l'identité de l'aperception elle-même qui précède *a priori* toute *ma* pensée déterminée. Mais la liaison n'est pas dans les objets et n'en peut pas en quelque sorte être tirée par la perception d'où la recevrait tout d'abord l'entendement (*und in den Verstand dadurch allererst aufgenommen werden*); elle n'est, au contraire, qu'une opération de l'entendement qui lui-même n'est rien de plus que le pouvoir de lier *a priori* et de ramener le divers de représentations données à l'unité de l'aperception; c'est là le principe suprême dans la connaissance humaine tout entière.

. Ce principe de l'unité nécessaire de l'aperception est lui-même, à la vérité, identique; il est, par conséquent, une proposition analytique, mais il manifeste comme nécessaire une synthèse du divers donné dans l'intuition, synthèse sans laquelle cette identité

imagination empirique n'aurait jamais rien à faire qui fût conforme à son pouvoir, et demeurerait donc enfouie au fond de l'esprit (*Gemüths*) comme une faculté morte et inconnue à nous-mêmes. Si le cinabre était tantôt rouge, tantôt noir, tantôt léger, tantôt lourd, si un homme se transformait tantôt en un animal, tantôt en un autre, si dans un long jour la terre était couverte tantôt de fruits, tantôt de glace et de neige, mon imagination empirique ne pourrait jamais trouver l'occasion de recevoir dans la pensée le lourd cinabre avec la représentation de la couleur rouge ; ou, si un certain mot était attribué tantôt à une chose, tantôt à une autre, ou, si la même chose était appelée tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, sans qu'il y eût aucune règle déterminée à laquelle les phénomènes fussent soumis par eux-mêmes, aucune synthèse empirique de la reproduction ne pourrait avoir lieu.

Il faut donc qu'il y ait quelque chose qui rende possible cette reproduction des phénomènes, en servant de principe *a priori* à une unité nécessaire et synthétique des phénomènes. On ne tarde pas à s'en convaincre, quand on

absolue de la conscience de soi ne peut être conçue. En effet, par le *moi*, en tant que simple représentation, il n'est donné aucun divers ; ce n'est que dans l'intuition qui en est distincte qu'un divers peut être donné et ce n'est que par *liaison* dans une conscience qu'il peut être pensé. Un entendement dans lequel tout le divers serait en même temps donné par la conscience de soi *serait intuitif* ; le nôtre ne peut que *penser* et doit (*muss*) chercher l'intuition dans les sens. J'ai donc conscience d'un moi identique (*des identischen selbst*) par rapport au divers des représentations qui me sont données dans une intuition, parce que j'appelle *miennes* toutes les représentations qui n'en forment qu'une. Cela revient à dire que j'ai conscience d'une synthèse nécessaire de ces représentations *a priori* ; cette synthèse est (*heisst*) l'unité synthétique originaire de l'aperception, à laquelle sont soumises toutes les représentations qui me sont données, mais à laquelle il faut aussi qu'elles soient ramenées par une synthèse.

§ 17. — *Le principe de l'unité synthétique de l'aperception est le principe suprême de tout l'usage de l'entendement.*

Le principe suprême de la possibilité de toute l'intuition par rapport à la sensibilité était, suivant l'Esthétique transcendantale, que tout le divers de l'intuition fût soumis aux conditions formelles

réfléchit que les phénomènes ne sont pas des choses en soi, mais le simple jeu de nos représentations qui, en définitive, aboutissent à des déterminations du sens interne. Si donc nous pouvons montrer que même nos plus pures représentations *a priori* ne nous procurent jamais aucune connaissance qu'à la condition de renfermer une liaison du divers qui rende possible une synthèse universelle de la reproduction, cette synthèse de l'imagination même est donc fondée antérieurement à toute l'expérience sur des principes *a priori*, et il faut en admettre une synthèse transcendantale pure, servant elle-même de fondement à la possibilité de toute l'expérience (en tant que celle-ci suppose nécessairement aux phénomènes la faculté de se reproduire). Or, il est manifeste que, si je tire une ligne par la pensée ou que je veuille penser le temps d'un midi à un autre, ou même seulement me représenter un certain nombre, il faut d'abord nécessairement que je saisisse une à une dans ma pensée ces diverses représentations. Si je laissais toujours échapper de ma pensée les représentations précédentes (les premières parties de la

de l'espace et du temps. Le principe suprême de cette même possibilité par rapport à l'entendement est que tout le divers de l'intuition soit soumis à certaines conditions de l'unité originellement synthétique de l'aperception*. Toutes les représentations diverses des intuitions sont donc soumises au premier de ces principes, en tant qu'elles peuvent nous être *données*, et au second, en tant qu'elles doivent (*müssen*) pouvoir être *liées* dans une conscience; car, sans cela, rien ne peut être pensé ou connu, par le fait même que les représentations données ne possédant pas en commun l'acte de l'aperception, le *je pense*, ne seraient pas saisies ensemble dans une conscience.

L'*entendement*, à généralement parler, est le pouvoir des *connais-*

* L'espace et le temps et toutes leurs parties sont des *intuitions*, par conséquent des représentations particulières avec le divers qu'elles renferment en elles-mêmes (voyez l'Esthétique transcendantale); ce ne sont donc pas de simples concepts. Or, c'est par de tels concepts que la même conscience est trouvée contenue dans plusieurs représentations ou mieux (*sondern*) qu'un grand nombre de représentations sont trouvées contenues en une seule et dans la conscience que nous en avons, par suite comme liées ensemble (*zusammengesetzt*) et que, par conséquent, l'unité de la conscience est représentée comme *synthétique* et cependant originarie. Cette *particularité* (*Einzelheit*) en est importante dans l'application (voyez § 25).

ligne, les parties antérieures du temps, ou les unités représentées successivement) et si je ne les reproduisais pas à mesure que j'arrive aux suivantes, aucune représentation entière, aucune des pensées susdites, pas même les représentations fondamentales, les plus pures et toutes premières, de l'espace et du temps, ne pourraient jamais se produire.

La synthèse de l'appréhension est donc inséparablement liée à la synthèse de la reproduction (12). Et, comme cette synthèse constitue le principe transcendantal de la possibilité de toutes les connaissances en général (non seulement des connaissances empiriques, mais aussi des connaissances pures *a priori*), la synthèse reproductive (13) de l'imagination appartient aux actes transcendants de l'esprit (*des Gemüths*) et, eu égard à ceci, nous appellerons aussi cette faculté la faculté transcendantale de l'imagination.

III. — *De la synthèse de la recognition dans le concept.*

Si nous n'avions pas conscience que ce que nous pensons est exactement la même chose que ce que nous avons pensé un

sances (das Vermögen der Erkenntnisse). Celles-ci consistent dans le rapport déterminé de représentations données à un objet (*Object*). Mais l'objet (*Object*) est ce dans le concept de quoi est réuni le divers d'une intuition donnée. Or toute réunion des représentations exige l'unité de la conscience dans leur synthèse. Par conséquent, l'unité de la conscience est ce qui seul constitue le rapport des représentations à un objet et, par suite, leur valeur objective; c'est donc cette unité qui en fait des connaissances et c'est sur elle, en conséquence, que repose la possibilité même de l'entendement.

La première connaissance pure de l'entendement sur laquelle se fonde tout son autre usage, et qui, en même temps, est aussi tout à fait indépendante de toutes les conditions de l'intuition sensible est donc le principe de l'unité originaire *synthétique* de l'aperception. Ainsi, la simple forme de l'intuition sensible externe, l'espace, n'est pas encore une connaissance; l'espace ne fait que donner le divers de l'intuition *a priori* pour une connaissance possible. Mais, pour connaître quoi que ce soit dans l'espace, par exemple : une ligne, il faut que je la *tire* et qu'ainsi j'effectue synthétiquement une liaison déterminée du divers donné; de sorte que l'unité de cet acte est en même temps l'unité de la conscience (dans le concept d'une ligne) et que c'est par là tout d'abord qu'un objet (*Object*) (un espace déterminé) est connu. L'unité synthétique de la

instant auparavant, toute reproduction dans la série des représentations serait vaine. Il y aurait en effet dans l'état présent une nouvelle représentation qui n'appartiendrait pas du tout à l'acte par lequel elle aurait dû être produite peu à peu, et le divers de cette représentation ne fournirait jamais un tout, puisqu'il manquerait de cette unité que la conscience seule peut lui procurer. Si, en comptant, j'oublie que les unités que j'ai présentement devant les yeux ont été successivement ajoutées par moi les unes aux autres, je ne reconnâtrai pas la production du nombre par cette addition successive de l'unité à l'unité, ni, par suite, le nombre; car ce concept consiste uniquement dans la conscience de cette unité de la synthèse.

Le mot concept pourrait déjà par lui-même nous conduire à cette remarque. C'est, en effet, cette conscience *une* qui réunit en une représentation le divers perçu successivement et ensuite reproduit. Cette conscience peut souvent n'être que faible de telle sorte que nous ne la lions pas à la production de la représentation dans l'acte même, c'est-à-dire immédiatement, mais seulement dans l'effet; mais, malgré

conscience est donc une condition objective de toute la connaissance; non seulement j'en ai besoin pour connaître un objet (*Object*), mais il faut aussi que je lui soumette toute intuition *pour qu'elle devienne pour moi un objet (Object)*, puisque, d'une autre manière et sans cette synthèse, le divers ne s'unirait pas dans une conscience.

Cette dernière proposition est même, comme on l'a dit, analytique, bien qu'elle fasse de l'unité synthétique la condition de toute pensée. En effet, elle ne dit rien de plus sinon que toutes mes représentations, dans n'importe quelle intuition donnée, doivent (*müssen*) être soumises à la condition sous laquelle je peux seulement les attribuer, comme *mes* représentations, à mon moi identique (*zu dem identischen Selbst*) et, par conséquent, les saisir comme liées toutes ensemble dans une aperception sous l'expression générale : *je pense*.

Mais ce principe n'est pourtant pas fondamental (*dieser Grundsatz ist doch nicht ein Princip*) pour tout entendement possible en général; il ne l'est, au contraire, que pour celui dont l'aperception pure, dans la représentation *je suis*, ne fournit encore aucun divers. Un entendement qui, en prenant conscience de lui-même (*durch dessen Selbstbewusstsein*) fournirait en même temps le divers de l'intuition, un entendement qui, en se représentant quel-

cette différence, il faut (*muss*) pourtant qu'il s'y trouve une conscience, bien qu'il lui manque la clarté frappante, autrement les concepts et, avec eux, la connaissance des objets, seraient tout à fait impossibles.

Et ici, il est nécessaire de bien faire comprendre ce qu'on entend par cette expression d'un objet des représentations. Nous avons dit, plus haut, que les phénomènes eux-mêmes ne sont rien que des représentations sensibles, qu'il faut considérer en elles-mêmes, exactement en tant que telles (*in ebenderselben Art*), et non pas comme des objets (en dehors de la faculté de représentation). Qu'est-ce donc qu'on entend, quand on parle d'un objet correspondant à la connaissance et aussi, par suite, distinct d'elle? Il est aisé de voir que cet objet ne doit être conçu que comme quelque chose en général = X, puisqu'en dehors de notre connaissance nous n'avons rien que nous puissions opposer à cette connaissance comme y correspondant.

Mais nous trouvons que notre pensée sur le rapport de toute la connaissance à son objet comporte quelque chose de

que chose (*durch dessen Vorstellung*) donnerait en même temps l'existence aux objets (*Objecte*) de cette représentation, n'aurait pas besoin d'un acte particulier de la synthèse du divers pour l'unité de la conscience, comme en a besoin l'entendement humain qui pense simplement et n'est pas intuitif (*nicht anschaut*). Mais pour l'entendement humain ce principe est bien inévitablement le premier principe, de sorte qu'il lui est impossible de se faire le moindre concept d'un autre entendement possible, soit d'un entendement qui serait lui-même intuitif, soit d'un entendement qui reposerait sur une intuition qui, bien que sensible, serait pourtant d'une autre espèce que celle qui sert de fondement à l'espace et au temps.

§ 18. — *Ce qu'est l'unité objective de la conscience de soi.*

L'unité transcendantale de l'aperception est celle qui réunit dans un concept de l'objet (*Object*) tout le divers donné dans une intuition. Elle s'appelle pour cette raison *objective* et il faut la distinguer de l'unité subjective de la conscience qui est une *détermination du sens interne* par laquelle ce divers de l'intuition est donné empiriquement pour être ainsi lié (*zu einer solchen Verbindung*). Que je puisse empiriquement avoir conscience du divers comme simultané ou successif, cela dépend des circonstances ou de conditions empi-

nécessaire, attendu, en effet, que cet objet est considéré comme ce qui est posé devant la connaissance (*Gegenstand... was dawider ist*) et que nos connaissances ne sont pas déterminées au hasard ou arbitrairement, mais *a priori* d'une certaine manière, puisque, en même temps qu'elles doivent se rapporter à un objet, elles doivent (*müssen*) nécessairement s'accorder entre elles relativement à cet objet, c'est-à-dire avoir cette unité qui constitue le concept d'un objet.

Mais, comme nous n'avons affaire qu'au divers de nos représentations, comme cet X qui leur correspond (l'objet) n'est rien pour nous, puisqu'il doit être quelque chose de distinct de toutes nos représentations, il est clair que l'unité que constitue nécessairement l'objet ne peut être autre chose que l'unité formelle de la conscience dans la synthèse du divers des représentations. Nous dirons donc que nous connaissons l'objet, quand nous avons opéré dans le divers de l'intuition une unité synthétique. Mais cette unité est impossible, si l'intuition n'a pas pu être produite par une telle fonction de la synthèse, d'après une règle qui rend nécessaire *a priori* la

riques. Par conséquent, l'unité empirique de la conscience, au moyen de l'association des représentations, se rapporte elle-même à un phénomène et est tout à fait contingente. Au contraire, la forme pure de l'intuition dans le temps, simplement comme intuition en général qui renferme un divers donné, est soumise à l'unité originaire de la conscience uniquement par le rapport nécessaire du divers de l'intuition à une seule chose (*zum Einem*) : le *je pense*, c'est-à-dire par la synthèse pure de l'entendement qui sert *a priori* de fondement à la synthèse empirique. Cette unité seule est objectivement valable ; l'unité empirique de l'aperception, que nous n'examinons pas ici et qui d'ailleurs ne dérive de la première que sous des conditions données *in concreto*, n'a qu'une valeur subjective. Elle lie la représentation d'un certain mot avec telle chose, tel autre avec telle autre chose ; l'unité de la conscience dans ce qui est empirique, n'est, par rapport à ce qui est donné, ni nécessairement, ni généralement valable.

§ 19. — *La forme logique de tous les jugements consiste dans l'unité objective de l'aperception des concepts qui y sont contenus.*

Je n'ai jamais pu être satisfait de la définition que donnent les logiciens d'un jugement en général qui est, à ce qu'ils disent, la représentation d'un rapport entre deux concepts. Or, sans disputer ici avec eux sur le défaut qu'a cette définition de ne s'appliquer, en

reproduction du divers, et possible un concept dans lequel ce divers s'unifie. Ainsi, nous concevons un triangle en qualité d'objet lorsque nous avons conscience de l'assemblage de trois lignes droites suivant une règle d'après laquelle une telle intuition peut toujours être représentée (*dargestellt*). Or, cette *unité de la règle* détermine tout le divers et le limite à des conditions qui rendent possible l'unité de l'aperception, et le concept de cette unité est la représentation de l'objet = X que je conçois par ces prédicats d'un triangle.

Toute connaissance exige un concept, si imparfait ou si obscur qu'il puisse être, mais le concept est toujours, quant à sa forme, quelque chose de général et qui sert de règle. Ainsi, le concept de corps, suivant l'unité du divers qu'il nous fait penser, sert de règle à notre connaissance des phénomènes externes. Mais s'il peut être une règle des intuitions c'est seulement parce qu'il représente en des phénomènes donnés la reproduction nécessaire de leur divers et, par suite, l'unité synthétique dans la conscience que nous en avons. Ainsi le concept de corps rend nécessaire, dans la percep-

tous cas, qu'aux jugements *catégoriques* et non aux jugements hypothétiques et disjonctifs (en tant que ces derniers renferment non seulement un rapport de concepts, mais aussi un rapport de jugements), sans les quereller là-dessus (bien que cette erreur de logique ait donné suite à plusieurs conséquences fâcheuses*), je remarquerai seulement qu'ici reste indéterminé en quoi consiste ce *rapport*.

Mais si je recherche plus exactement le rapport qui existe entre les connaissances données dans chaque jugement et si je le distingue, comme appartenant à l'entendement, du rapport qu'opèrent des lois de l'imagination reproductrice (et qui n'a qu'une valeur subjective), je trouve alors qu'un jugement n'est pas autre chose que la manière de ramener des connaissances données à l'unité *objective* de l'aperception. Le rôle que joue la copule est

* La longue théorie des quatre figures du syllogisme ne concerne que les raisonnements catégoriques ; et, quoiqu'elle soit, sans plus, un art d'arriver par ruse, en déguisant des conséquences immédiates (*consequentiaë immediatæ*) sous les prémisses d'un raisonnement pur, à offrir l'apparence d'un plus grand nombre d'espèces de raisonnements que le seul mode de raisonner de la première figure (*mehrerer Schlussarten als des in der ersten Figur*), elle n'aurait eu cependant à ce titre seul aucun succès particulier, si elle n'avait pas réussi à faire accorder une autorité exclusive (*in ausschliessliches Ansehen zu bringen*) aux jugements catégoriques, comme ceux auxquels tous les autres doivent pouvoir se rapporter ; ce qui est faux, d'après le § 9.

tion de quelque chose d'extérieur à nous, la représentation de l'étendue, et, avec elle, celles de l'impénétrabilité, de la forme, etc.

Toute nécessité a toujours pour fondement une condition transcendantale. Il faut donc trouver un principe transcendantal de l'unité de la conscience dans la synthèse du divers de toutes nos intuitions, par suite aussi, des concepts des objets en général, par conséquent encore, de tous les objets de l'expérience sans lesquels il serait impossible de penser un objet quelconque à nos intuitions : car cet objet n'est rien de plus que le quelque chose dont le concept exprime une telle nécessité de synthèse.

Or, cette condition originelle et transcendantale n'est autre que l'*aperception transcendantale*. La conscience de « soi-même », opérée par les déterminations de notre état dans la perception intérieure, est simplement empirique, toujours changeante, et elle ne saurait donner un « moi » fixe et permanent au milieu de ce flux des phénomènes intérieurs ; on l'appelle ordinairement le *sens interne* ou l'*aperception empirique*. Ce qui doit être *nécessairement* représenté comme

dans ces jugements, c'est de distinguer l'unité objective de représentations données de leur unité subjective. Elle désigne, en effet, le rapport de ces représentations à l'aperception originaire et leur *unité nécessaire*, bien que le jugement soit lui-même empirique et, par suite, contingent, comme celui-ci : les corps sont pesants. Je ne veux pas dire, il est vrai, par là que ces représentations se rapportent (*gehören*) *nécessairement les unes aux autres* dans l'intuition empirique, mais qu'elles se rapportent (*gehören*) les unes aux autres, dans la synthèse des intuitions, *grâce à l'unité nécessaire* de l'aperception, c'est-à-dire suivant des principes qui déterminent objectivement toutes les représentations, en tant qu'ils peuvent en faire sortir une connaissance, et qui dérivent tous du principe de l'unité transcendantale de l'aperception. C'est ainsi seulement que de ce rapport naît un *jugement*, c'est-à-dire un rapport qui est *objectivement valable* et qui se distingue suffisamment du rapport de ces mêmes représentations dans lequel la valeur serait simplement subjective, de celui, par exemple, qui résulte des lois de l'association. D'après ces dernières, je pourrais dire seulement que, quand je porte un corps, je sens une impression (*einen Druck*) de pesanteur, mais non que le corps lui-même (*er, der Körper*) est pesant ; ce qui revient à dire que ces deux représentations sont liées dans l'objet

numériquement identique ne peut être conçu comme tel au moyen de données empiriques. Il doit (*muss*) y avoir une condition qui précède toute l'expérience et qui rende possible l'expérience elle-même, laquelle doit rendre valable une telle supposition transcendantale.

Or, il ne peut pas y avoir en nous de connaissances, de liaison et d'unité de ces connaissances entre elles, sans cette unité de la conscience qui précède toutes les données des intuitions et par rapport à laquelle toute représentation d'objets est seulement possible. Cette conscience pure, originaire et immuable, je l'appellerai *l'aperception transcendantale*. Qu'elle mérite ce nom, cela ressort clairement de ce que l'unité objective la plus pure elle-même, celle des concepts *a priori* (espace et temps) n'est possible que par le rapport des intuitions à cette aperception. L'unité numérique de cette aperception sert donc de principe *a priori* à tous les concepts, aussi bien que le divers de l'espace et du temps sert de fondement aux intuitions de la sensibilité.

Mais cette même unité transcendantale de l'aperception fait de tous les phénomènes possibles, qui peuvent toujours

(*Object*) ou ne dépendent pas de l'état du sujet (*ohne Unterschied des Zustandes des Subjects*) et que ce n'est pas simplement dans la perception (aussi souvent qu'elle soit répétée) qu'elles sont accouplées (*beisammen*).

§ 20. — *Toutes les intuitions sensibles sont soumises aux catégories considérées comme les conditions qui permettent seules d'en ramener le divers à l'unité dans la conscience.*

Le donné, qui est divers dans une intuition sensible, rentre donc nécessairement sous l'unité synthétique originaire de l'aperception puisque l'unité de l'intuition n'est possible que par elle (§ 17). Mais l'acte de l'entendement qui ramène à une aperception en général le divers de représentations données (qu'il s'agisse d'intuitions ou de concepts) est la fonction logique du jugement (§ 19). Tout le divers est donc, en tant qu'il est donné dans une intuition empirique, déterminé par rapport à une des fonctions logiques du jugement, laquelle le ramène à l'unité de conscience en général. Or les *catégories* ne sont pas autre chose que ces mêmes fonctions du jugement, en tant que le divers d'une intuition donnée est déterminé par rapport à elles (§ 13) (14). Le divers qui se

se trouver réunis dans une expérience, une liaison de toutes ces représentations d'après des lois. En effet, cette unité de conscience serait impossible si l'esprit (*das Gemüth*); dans la connaissance du divers, ne pouvait avoir conscience de l'identité de la fonction par laquelle elle¹ relie synthétiquement ce divers dans une connaissance. La conscience originaire et nécessaire de l'identité de soi-même est donc en même temps une conscience d'une unité également nécessaire de la synthèse de tous les phénomènes par concepts, c'est-à-dire suivant des règles qui non seulement les rendent nécessairement reproductibles, mais par là aussi déterminent un objet à leur intuition, c'est-à-dire le concept de quelque chose où ils s'enchaînent nécessairement. L'esprit (*das Gemüth*), en effet, ne pourrait pas concevoir, et cela *a priori*, sa propre identité dans la diversité de ses représentations, s'il n'avait devant les yeux l'identité de son acte qui soumet à une unité transcendantale toute la synthèse de l'appréhension (qui est empirique) et en rend tout d'abord possible l'enchaînement d'après des règles *a priori*. Maintenant nous pour-

1. C'est-à-dire, l'unité de l'appréhension.

trouve dans une intuition donnée est donc nécessairement soumis aux catégories.

§ 21. — *Remarque.*

Un divers contenu dans une intuition que j'appelle mienne est représenté par la synthèse de l'entendement comme appartenant à l'unité *nécessaire* de la conscience de soi, et cela grâce à la catégorie*. Celle-ci montre donc que la conscience empirique d'un divers donné dans une même intuition est soumise à une conscience pure *a priori*, exactement comme l'est une intuition empirique à une intuition sensible pure qui a lieu également *a priori*. La proposition précédente forme donc le commencement d'une *déduction* des concepts purs de l'entendement où (*in welcher*), comme les catégories se produisent — *indépendamment de la sensibilité* — simplement dans l'entendement, il me faut encore faire

* L'argument repose sur la représentation de l'unité de l'intuition par laquelle un objet est donné, unité qui implique toujours une synthèse du divers donné pour une intuition, et qui renferme déjà le rapport de ce divers à l'unité de l'aperception.

rons déterminer d'une manière plus exacte nos concepts d'un *objet en général*. Toutes les représentations ont, en qualité de représentations, leur objet et peuvent être elles-mêmes, à leur tour, des objets d'autres représentations. Les phénomènes sont les seuls objets qui puissent nous être donnés immédiatement et ce qui en eux se rapporte immédiatement à l'objet s'appelle intuition. Or ces phénomènes ne sont pas des choses en soi, mais seulement des représentations qui, à leur tour, ont leur objet, lequel, par conséquent, ne peut plus être intuitionné par nous et doit, par suite, être appelé l'objet non empirique, c'est-à-dire transcendantal = X.

Le concept pur de cet objet transcendantal (qui, en réalité, dans toutes nos connaissances est toujours identiquement = X) est ce qui peut procurer à tous nos concepts empiriques en général un rapport à un objet, c'est-à-dire une réalité objective. Or, ce concept ne peut pas renfermer d'intuition déterminée et il ne concernera donc pas autre chose que l'unité qui doit se rencontrer dans un divers de la connaissance, en tant que ce divers est en rapport avec un objet. Mais ce rapport n'est autre chose que l'unité nécessaire de la conscience, par suite aussi de la synthèse du divers au

abstraction de la manière dont est donné le divers pour une intuition empirique et ne regarder que l'unité que l'entendement y ajoute dans l'intuition au moyen de la catégorie. Il sera montré dans la suite (§ 26), par la manière dont l'intuition empirique est donnée dans la sensibilité, que l'unité de cette intuition n'est autre que celle que la catégorie, selon le précédent § 20, prescrit au divers d'une intuition donnée en général; et, par cela seul que la valeur *a priori* de la catégorie sera expliquée relativement à tous les objets de nos sens, on aura donc fait voir que le but de la déduction est complètement atteint avant tout.

Mais il y a un élément dont je ne pouvais pas faire abstraction dans la preuve précédente, c'est que le divers nécessaire à une intuition doit encore être *donné* avant la synthèse de l'entendement et indépendamment de cette synthèse; de quelle manière pourtant? cela reste indéterminé. Si je voulais, en effet, me figurer un entendement qui fût lui-même intuitif (un entendement divin, par exemple, qui ne se représenterait pas des objets donnés, mais dont la représentation donnerait ou produirait à la fois les objets mêmes), les catégories, par rapport à une telle connaissance, n'auraient plus de sens. Elles ne sont des règles que pour un

moyen d'une commune fonction de l'esprit (*Gemüths*) qui consiste à le lier dans une représentation. Or, comme cette unité doit être considérée comme nécessaire *a priori* (puisque autrement la connaissance serait sans objet) le rapport à un objet transcendantal, c'est-à-dire à la réalité objective de notre connaissance empirique, reposera sur cette loi transcendantale que tous les phénomènes, en tant que par eux doivent (*sollen*) nous être donnés des objets, doivent (*müssen*) être soumis à des règles *a priori* de leur unité synthétique qui seules rendent possible leur rapport dans l'intuition empirique ; c'est-à-dire qu'ils doivent être soumis dans l'expérience aux conditions de l'unité nécessaire de l'aperception, tout aussi bien que, dans la simple intuition, ils le sont aux conditions formelles de l'espace et du temps, et que, même, toute connaissance n'est d'abord possible qu'à cette double condition.

4. — *Explication préliminaire de la possibilité des catégories, comme connaissances a priori.*

Il n'y a qu'une expérience où toutes les perceptions soient représentées comme dans un enchaînement complet et con-

entendement dont tout le pouvoir consiste dans la pensée, c'est-à-dire dans l'acte de ramener à l'unité de l'aperception la synthèse du divers qui lui a été donné d'autre part dans l'intuition, et qui, par conséquent, ne connaît absolument rien par lui-même, mais ne fait que lier et ordonner la matière de la connaissance, l'intuition, qu'il faut que l'objet (*Object*) lui fournisse. Mais de cette propriété qu'a notre entendement de n'arriver à l'unité de l'aperception, *a priori*, qu'au moyen des catégories et seulement par des catégories exactement de cette espèce et de ce nombre, nous pouvons aussi peu donner une raison que nous ne pouvons dire pourquoi nous avons précisément ces fonctions du jugement et non pas d'autres, ou pourquoi le temps et l'espace sont les seules formes de notre intuition possible.

§ 22. — *La catégorie n'a pas d'autre usage pour la connaissance des choses que de s'appliquer à des objets de l'expérience.*

Penser un objet et connaître un objet, ce n'est donc pas la même chose. A la connaissance, en effet, appartiennent deux éléments : premièrement le concept, par lequel, en général, un objet est pensé (la catégorie), et secondement l'intuition, par laquelle il est donné :

forme aux règles ; de même qu'il n'y a qu'un espace et qu'un temps où aient lieu toutes les formes du phénomène et tous les rapports de l'être et du non-être. Quand on parle de différentes expériences, il ne s'agit alors que d'autant de perceptions, appartenant, en tant que telles, à une seule et même expérience générale. L'unité universelle et synthétique des perceptions constitue, en effet, précisément la forme de l'expérience et n'est autre chose que l'unité synthétique des phénomènes par concepts.

Si l'unité de la synthèse par concepts empiriques était tout à fait contingente et si ces concepts ne reposaient pas sur un principe transcendantal de l'unité, il serait possible qu'une foule de phénomènes remplît notre âme sans qu'il en pût jamais résulter d'expérience. Mais alors s'évanouirait tout rapport de la connaissance à des objets, puisque l'enchaînement qui se fait en vertu de lois générales et nécessaires lui manquerait ; par suite elle serait pour nous comme si elle n'était rien, une intuition vide de pensée, mais jamais une connaissance.

Les conditions *a priori* d'une expérience possible en général sont en même temps les conditions de la possibilité

car, si une intuition correspondante à ce concept ne pouvait pas du tout être donnée, ce concept serait bien une pensée, quant à la forme, mais il n'aurait aucun objet et par lui ne serait possible absolument aucune connaissance de n'importe quelle chose, parce qu'il n'y *aurait*, que je sache, ni ne *pourrait* y avoir *rien* à quoi ma pensée pût être appliquée. Or, toute l'intuition possible pour nous est sensible (Esthétique) ; donc la pensée d'un objet en général ne peut devenir en nous connaissance, par le moyen d'un concept pur de l'entendement, qu'autant que ce concept se rapporte aux objets des sens. L'intuition sensible est ou intuition pure (espace et temps) ou intuition empirique de ce qui est représenté immédiatement comme réel dans l'espace et dans le temps par la sensation. Au moyen de la détermination de la première, nous pouvons acquérir des connaissances *a priori* d'objets (dans la Mathématique), mais au seul point de vue de la forme de ces objets, en tant que phénomènes ; quant à savoir s'il peut se rencontrer des choses dont il faut que l'intuition soit de cette forme, c'est ce que nous laissons encore ici à décider (*bleibt doch dabei noch unausgemacht*). Par conséquent tous les concepts mathématiques ne sont pas des connaissances par eux-mêmes ; à moins de supposer qu'il y a des choses

des objets de l'expérience. Or, j'affirme que les *catégories* précitées ne sont pas autre chose que les *conditions de la pensée dans une expérience possible*, de même que *l'espace et le temps* renferment les *conditions de l'intuition* pour cette expérience. Elles sont donc des concepts fondamentaux qui servent à penser des objets (*Objecte*) en général correspondant aux phénomènes, et elles ont, par conséquent, *a priori* une valeur objective; c'est là proprement ce que nous voulions savoir.

Mais la possibilité et même la nécessité de ces catégories repose sur le rapport que toute sensibilité et, avec elle, aussi tous les phénomènes possibles ont avec l'aperception originaire dans laquelle tout doit être nécessairement conforme aux conditions de l'unité universelle de la conscience de soi, c'est-à-dire être soumis aux fonctions générales de la synthèse, je veux parler de la synthèse par concepts dans laquelle l'aperception peut seulement prouver son universelle et nécessaire identité *a priori*. Ainsi, le concept d'une cause n'est pas autre chose qu'une synthèse (de ce qui suit dans la série chronologique avec d'autres phénomènes) opérée *par*

qui ne peuvent être représentées en nous que suivant la forme de cette intuition sensible pure. Mais les *choses* ne sont données dans *l'espace* et dans le *temps* qu'en tant que perceptions (représentations accompagnées de sensation), par suite par représentation empirique. Par conséquent, les concepts purs de l'entendement, même quand ils sont appliqués aux intuitions *a priori* (comme dans la Mathématique), ne produisent une connaissance qu'autant que ces intuitions, et par elles aussi les concepts de l'entendement, peuvent être appliquées à des intuitions empiriques. Les catégories ne nous fournissent donc, au moyen de l'intuition, aucune connaissance des choses, si ce n'est par leur application possible à l'*intuition empirique*, en d'autres termes, elles ne servent qu'à la possibilité de la *connaissance empirique*. Or, cette connaissance s'appelle *expérience*. Les catégories ne peuvent donc servir à la connaissance des choses qu'autant seulement qu'on prend ces dernières pour des objets d'une expérience possible.

§ 23.

La proposition précédente est de la plus grande importance; car elle détermine les limites de l'usage des concepts purs de l'entendement par rapport aux objets, comme l'Esthétique transcendant

concepts, et, sans une unité de ce genre qui a ses règles *a priori* et s'assujettit les phénomènes, on ne trouverait pas une unité universelle et générale, par suite nécessaire, de la conscience dans le divers des perceptions. Mais elles n'appartiendraient plus alors à aucune expérience, resteraient par conséquent sans objet (*Object*), et ne seraient qu'un jeu aveugle des représentations, c'est-à-dire moins qu'un rêve.

Toutes les tentatives faites pour dériver de l'expérience ces concepts purs de l'entendement et leur attribuer une origine simplement empirique sont donc absolument vaines et inutiles. Je ne veux prendre pour exemple que le concept de cause, lequel implique un caractère de nécessité qu'aucune expérience ne peut donner ; l'expérience nous enseigne bien qu'à un phénomène succède ordinairement un autre phénomène, mais non que celui-ci doive nécessairement succéder à celui-là, ni qu'on puisse conclure, *a priori* et d'une manière tout à fait générale, du premier au second, comme on conclut d'une condition à la conséquence. Mais cette règle empirique de l'*association*, qu'il faut pourtant admettre universellement, quand on dit que tout, dans la

tale déterminait les limites relatives à l'usage de la forme pure de notre intuition sensible. L'espace et le temps, comme conditions de la possibilité en vertu de laquelle des objets peuvent nous être donnés, n'ont de valeur que par rapport à des objets des sens et par suite de l'expérience. Au delà de ces limites, ils ne représentent plus rien ; car ils ne sont que dans les sens et n'ont en dehors d'eux aucune réalité. Les concepts purs de l'entendement sont affranchis de cette limitation et s'étendent aux objets de l'intuition en général, qu'elle soit ou non semblable à la nôtre, pourvu qu'elle soit sensible et non intellectuelle. Mais cette plus grande extension des concepts au delà de *notre* intuition sensible ne nous sert à rien. En effet, ils ne sont alors que des concepts vides d'objets (*Objekten*) et nous ne pouvons pas juger par eux, simples formes de pensée sans réalité objective, si ces objets sont jamais possibles ou impossibles, parce que nous n'avons sous la main aucune intuition à laquelle puisse être appliquée l'unité synthétique de l'aperception que renferment seule ces concepts, et que c'est ainsi qu'ils pourraient déterminer un objet. *Notre* intuition sensible et empirique peut seule leur procurer un sens et une valeur.

Si donc on admet comme donné un objet (*Object*) d'une intuition non sensible, on peut le représenter assurément par tous les pré-

série des événements, est soumis à des règles, au point que rien n'arrive jamais sans avoir été précédé de quelque autre chose qu'il suit toujours, cette règle, considérée comme une loi de la nature, sur quoi repose-t-elle? Et comment cette association elle-même est-elle possible? Le principe de la possibilité de l'association du divers, en tant que ce divers est dans l'objet (*Object*), se nomme *l'affinité du divers*. Je demande donc comment vous vous rendez compréhensible l'universelle affinité des phénomènes (au moyen de laquelle ils sont soumis à des lois constantes et *doivent* (*müssen*) y être soumis).

D'après mes principes, cette affinité est très compréhensible. Tous les phénomènes possibles, en tant que représentations, appartiennent à toute la conscience de soi possible. Mais de cette conscience, considérée comme une représentation transcendantale, l'identité numérique est inséparable, et elle est certaine *a priori*, puisque rien ne peut arriver dans la connaissance qu'au moyen de cette aperception originaire. Or, comme cette identité doit intervenir nécessairement dans la synthèse du divers des phénomènes, en tant qu'elle doit être une connaissance empirique, les phénomènes sont soumis à des conditions *a priori* auxquelles

dicats qui sont déjà dans cette supposition *que rien de ce qui appartient à l'intuition sensible ne lui convient*, que, par suite, il n'est pas étendu, qu'il n'est pas dans l'espace, que sa durée est en dehors du temps et qu'il ne peut y avoir en lui de changement (succession de déterminations dans le temps) et ainsi de suite. Mais ce n'est pourtant point posséder une véritable connaissance que de montrer simplement ce que *n'est pas* l'intuition de l'objet (*Objects*), sans pouvoir dire ce qu'elle contient; car, dans ce cas, je n'ai pas du tout représenté la possibilité d'un objet (*Objects*) pour mon concept pur intellectuel, puisque je n'ai pu donner aucune intuition qui lui correspondît et que j'ai seulement pu dire que notre intuition n'est pas valable pour lui. Mais le principal est, ici, qu'à quelque chose de pareil une seule catégorie ne puisse jamais être appliquée, par exemple, le concept d'une substance, c'est-à-dire de quelque chose qui peut exister comme sujet, mais jamais comme simple prédicat; car je ne sais pas du tout s'il peut y avoir une chose qui corresponde à cette détermination de pensée, à moins qu'une intuition empirique ne me fournisse le cas de l'application. Nous reviendrons sur ce point dans la suite.

leur synthèse (la synthèse de l'appréhension) doit être universellement conforme. Or, la représentation d'une condition générale d'après laquelle *peut être* posé un certain divers (par suite, d'une manière identique), s'appelle une *règle*, et elle s'appelle une *loi* quand ce divers *doit* être ainsi posé. Tous les phénomènes sont donc universellement liés suivant des lois nécessaires, et par suite ils sont dans une *affinité transcendantale* dont l'*affinité empirique* n'est qu'une simple conséquence.

Que la nature doive se régler sur notre principe subjectif d'aperception et même qu'elle doive en dépendre par rapport à sa conformité aux lois, c'est ce qui paraît aussi absurde qu'étrange. Mais si l'on réfléchit que cette nature n'est en soi qu'un ensemble de phénomènes, que par suite elle n'est pas une chose en soi, mais simplement une multitude de représentations de l'esprit (*Gemüths*), on ne s'étonnera plus de la voir simplement dans le pouvoir radical de toute notre connaissance, l'aperception transcendantale, dans cette unité qui seule lui permet d'être un objet (*Object*) de toute expérience possible, c'est-à-dire une nature, et l'on comprendra, par cette raison même, que nous puissions

§ 24. — *De l'application des catégories aux objets des sens en général.*

Les concepts purs de l'entendement se rapportent par le simple entendement aux objets de l'intuition en général — peu importe que cette intuition soit la nôtre ou une autre quelconque, pourvu qu'elle soit sensible — mais ce ne sont, par là même, que de simples *formes de pensée* qui ne nous font connaître encore aucun objet déterminé. La synthèse, ou liaison, du divers qu'ils renferment se rapportait simplement à l'unité de l'aperception et était par là le principe de la possibilité de la connaissance *a priori*, en tant qu'elle repose sur l'entendement et que, par conséquent, elle n'est pas seulement transcendantale, mais aussi simplement, purement intellectuelle (*rein intellectuel*). Mais, comme il y a en nous *a priori* une certaine forme de l'intuition sensible qui repose sur la réceptivité de notre capacité représentative (sensibilité), l'entendement peut alors, comme spontanéité, déterminer le sens interne, par le divers de représentations données, conformément à l'unité synthétique de l'aperception, et concevoir ainsi *a priori* l'unité synthétique de l'aperception du divers de l'*intuition sensible* comme la condition à laquelle

connaître cette unité *a priori* et, par suite, comme nécessaire, ce à quoi nous devrions renoncer si elle était donnée *en soi*, indépendamment des premières sources de notre pensée. En effet, je ne saurais alors où nous devrions prendre les propositions synthétiques d'une telle unité universelle de la nature, puisque dans ce cas il faudrait les emprunter aux objets de la nature même. Mais comme cela ne pourrait se faire que d'une manière empirique, on n'en pourrait tirer aucune autre unité qu'une unité simplement contingente, laquelle serait loin de suffire à l'enchaînement nécessaire que l'on a dans l'esprit quand on parle de la Nature.

TROISIÈME SECTION

Du rapport de l'entendement à des objets en général et à la possibilité de les connaître *a priori*.

Ce que nous avons dit d'une façon détachée et fragmentaire dans la section précédente, exposons-le maintenant d'une manière suivie et enchaînée. Il y a trois sources subjectives

tous les objets de notre intuition (de l'intuition humaine) doivent être nécessairement soumis. C'est ainsi que les catégories, comme simples formes de pensée, acquièrent une réalité objective, c'est-à-dire une application aux objets qui peuvent nous être donnés dans l'intuition, mais seulement à titre de phénomènes ; car ce n'est que par rapport aux phénomènes que nous sommes capables d'intuition *a priori*.

Cette *synthèse* du divers de l'intuition sensible, qui est possible et nécessaire *a priori*, on peut l'appeler *figurée* (*synthesis speciosa*) pour la distinguer de celle qui serait pensée par rapport au divers d'une intuition en général dans la simple catégorie et qu'on nomme *synthèse intellectuelle* (*synthesis intellectualis*) ; toutes deux sont *transcendantales*, non seulement parce qu'elles-mêmes précèdent *a priori*, mais parce qu'elles fondent *a priori* la possibilité d'autres connaissances.

Mais la *synthèse figurée*, quand elle se rapporte simplement à l'unité synthétique originaire de l'aperception, c'est-à-dire à cette unité transcendantale qui est pensée dans les catégories, doit, pour se distinguer de la liaison simplement intellectuelle, être appelée la *synthèse transcendantale de l'imagination*. L'IMAGINATION est le pouvoir de se représenter dans l'intuition un objet *même en son*

de connaissances, sur lesquelles reposent la possibilité d'une expérience en général et la connaissance des objets de cette expérience : les *sens*, l'*imagination* et l'*aperception* ; chacune d'elles peut être regardée comme empirique, — elle l'est dans son application à des phénomènes donnés, — mais toutes sont aussi des éléments ou des fondements *a priori* qui rendent possible cet usage empirique lui-même. Les *sens* représentent les phénomènes empiriquement dans la *perception* ; l'*imagination*, dans l'*association* (la reproduction) ; l'*aperception*, dans la *conscience empirique* de l'identité des représentations reproductives avec les phénomènes qui les donnent, par suite, dans la *recognition*.

Mais toutes les perceptions (*der sämtlichen Wahrnehmung*) ont pour principe *a priori* l'intuition pure (et si on les considère en tant que représentations, la forme de l'intuition interne, le temps) ; l'association a pour principe *a priori* la synthèse pure de l'imagination et la conscience empirique, l'aperception pure, c'est-à-dire l'identité universelle d'elle-même dans toutes les représentations possibles.

Si donc nous voulons poursuivre le principe interne de

absence. Or, comme toute notre intuition est sensible, l'imagination, en raison de la condition subjective qui seule lui permet de donner aux concepts de l'entendement une intuition correspondante, appartient donc à la *sensibilité* ; mais cependant, en tant que sa synthèse est une fonction (*Ausübung*) de la spontanéité, qui est déterminante et non pas simplement déterminable, comme le sens, et que, par suite, elle peut déterminer *a priori* le sens, quant à sa forme, conformément à l'unité de l'aperception, l'imagination est, dans cette mesure, un pouvoir de déterminer la sensibilité *a priori* et sa synthèse des intuitions conformément *aux catégories* doit être la synthèse transcendantale de l'imagination. Cette synthèse est un effet de l'entendement sur la sensibilité et une première application de cet entendement (application qui est en même temps le principe de toutes les autres) à des objets de l'intuition possible pour nous. Comme figurée, elle se distingue de la synthèse intellectuelle faite simplement par l'entendement sans le secours de l'imagination. Or, en tant que l'imagination est spontanéité, je l'appelle aussi, quelquefois, l'imagination *productrice* et je la distingue par là de l'imagination *reproductrice*, dont la synthèse est uniquement soumise à des lois empiriques, à celles de l'association, et qui, par conséquent, ne contribue en rien par là à l'explication de la possi-

cette liaison des représentations jusqu'au point où elles doivent toutes converger pour y recevoir tout d'abord l'unité de la connaissance que réclame une expérience possible, nous devons commencer par l'aperception pure. Toutes les intuitions ne sont rien pour nous et ne nous concernent pas le moins du monde, si elles ne peuvent être reçues dans la conscience, qu'elles y pénètrent d'ailleurs directement ou indirectement; c'est seulement par ce moyen que la connaissance est possible. Nous avons conscience *a priori* de l'identité universelle de nous-mêmes par rapport à toutes les représentations qui peuvent jamais appartenir à notre connaissance, comme d'une condition nécessaire de la possibilité de toutes les représentations (puisqu'elles ne représentent en moi quelque chose qu'à la condition de faire partie, avec tout le reste, d'une seule conscience, par conséquent de pouvoir au moins y être liées). Ce principe est fermement établi *a priori* et peut s'appeler le *principe transcendantal de l'unité de tout le divers* de nos représentations (par conséquent aussi du divers de l'intuition). Or, l'unité du divers dans un sujet est synthétique; l'aperception pure fournit donc un principe de l'unité synthétique du divers dans toute intuition possible *.

* Que l'on fasse bien attention à cette proposition qui est d'une grande importance. Toutes les représentations ont un rapport nécessaire à une conscience empirique *possible*; car, si elles n'en avaient pas, il

bilité de la connaissance *a priori* et, pour cette raison, n'appartient pas à la philosophie transcendantale, mais à la psychologie.

* *

C'est ici le lieu de rendre intelligible le paradoxe que chacun a dû surprendre dans l'exposition de la forme du sens interne (§ 6) : à savoir, que ce sens interne ne nous représente nous-mêmes à la conscience que comme nous nous apparaissions et non comme nous sommes en nous-mêmes, parce que nous n'avons d'autre intuition de nous-mêmes que celle de la manière dont nous sommes intérieurement *affectés*, ce qui paraît être contradictoire, attendu que nous devrions nous comporter comme passifs (*leidend*) vis-à-vis de nous-mêmes; aussi, d'habitude, préfère-t-on donner pour identiques, dans les systèmes de psychologie, le *sens interne* et le pouvoir de l'aperception (que nous distinguons soigneusement).

Mais cette unité synthétique suppose une synthèse ou la renferme, et si la première doit être nécessairement *a priori*, la dernière doit être aussi une synthèse *a priori*. L'unité transcendante de l'aperception se rapporte donc à la synthèse pure de l'imagination, comme à une condition *a priori* de la possibilité de tout l'ensemble du divers dans une connaissance. *La synthèse productive de l'imagination* peut seule avoir lieu *a priori*; car cette synthèse reproductive repose sur des conditions de l'expérience. Le principe de l'unité

serait tout à fait impossible d'en avoir conscience; autant dire qu'elles n'existeraient pas du tout. Mais toute conscience empirique a un rapport nécessaire à une conscience transcendante (qui précède toute expérience particulière), je veux dire à la conscience de moi-même en tant qu'aperception originaire. Il est donc absolument nécessaire que dans ma connaissance toute conscience se rapporte à une conscience (de moi-même). Or il y a ici une unité synthétique du divers (de la conscience) qui est conçue *a priori* et sert aussi, justement, de fondement à des propositions synthétiques *a priori* qui concernent la pensée pure, tout comme le temps et l'espace servent de fondement à des propositions qui se rapportent à la forme de la simple intuition. Cette proposition synthétique : que toutes les diverses consciences empiriques doivent être liées à une seule conscience de soi, est le principe absolument premier et synthétique de notre pensée en général. Mais il ne faut pas, non plus, perdre de vue que la simple représentation *Moi* est par rapport à toutes les autres (dont elle rend possible l'unité collective) la conscience transcendante. Or, que cette représentation soit claire (conscience empirique) ou obscure, cela ne fait rien ici; il n'est même pas question de la réalité de cette conscience; mais la possibilité de la forme logique de toute conscience repose nécessairement sur le rapport à cette perception comme à un *pouvoir*.

Ce qui détermine le sens interne, c'est l'entendement et son pouvoir originaire de lier le divers de l'intuition, c'est-à-dire de le ramener à une aperception (en tant que c'est là-dessus même que repose la possibilité de ce pouvoir). Or, comme, en nous hommes, l'entendement n'est pas lui-même un pouvoir de l'intuition et, qu'alors même que cette intuition fût donnée dans la sensibilité, il ne peut pas la faire passer en *lui-même* pour lier en quelque sorte le divers de sa propre intuition, sa synthèse, si on la considère en elle-même, n'est autre chose que l'unité de l'acte dont il a conscience, comme tel, indépendamment de la sensibilité, mais par lequel il a le pouvoir de déterminer lui-même intérieurement la sensibilité par rapport au divers que celle-ci peut lui donner suivant la forme de son intuition. Sous le nom d'une *synthèse transcendante de l'imagination*, il exerce donc sur le sujet *passif* dont il est le *pouvoir* une action dont nous disons avec raison que le sens interne en est

nécessaire de la synthèse pure (productive) de l'imagination, antérieurement à l'aperception, est donc le principe de la possibilité de toute connaissance, surtout de l'expérience.

Nous appelons transcendantale la synthèse du divers dans l'imagination quand, dans toutes les intuitions, sans les distinguer les unes des autres, elle ne se rapporte *a priori* simplement qu'à la liaison du divers, et l'unité de cette synthèse s'appelle transcendantale quand, relativement à l'unité originelle de l'aperception, elle est représentée comme nécessaire *a priori*. Or, comme cette dernière sert de fondement à la possibilité de toutes les connaissances, l'unité transcendantale de la synthèse de l'imagination est la forme pure de toute connaissance possible, et par elle, par conséquent, tous les objets de l'expérience possible doivent être représentés *a priori*.

L'unité de l'aperception relativement à la synthèse de l'imagination est l'entendement et, cette même unité, relativement à la *synthèse transcendantale* de l'imagination, est *l'entendement pur*. Il y a donc dans l'entendement des

affecté. L'aperception et son unité synthétique sont si peu identiques au sens interne qu'elles atteignent plutôt, comme sources de toute liaison, le divers des *intuitions en général* sous le nom des catégories (15), antérieurement à toute intuition sensible d'objets (*Objecte*) en général; le sens interne renferme, au contraire, la simple *forme* de l'intuition, mais sans liaison du divers qu'elle contient; il ne contient donc pas encore une intuition *déterminée*, laquelle n'est possible que par la conscience de la détermination du sens interne (au moyen de l'acte transcendantal de l'imagination — (c'est-à-dire par l'influence synthétique de l'entendement sur le sens interne) — que j'ai appelée la synthèse figurée.

C'est, d'ailleurs, ce que nous remarquons toujours en nous. Nous ne pouvons pas penser une ligne sans la *tirer* par la pensée, un cercle sans le *décrire*; nous ne saurions, non plus, nous représenter les trois dimensions de l'espace, sans *faire partir* (*ohne zu setzen*) d'un même point trois lignes perpendiculaires l'une à l'autre, ni même le temps sans *tirer* une ligne droite (qui doit être la représentation externe figurée du temps) et sans porter en même temps notre attention sur l'acte de la synthèse du divers, par lequel nous déterminons successivement le sens interne, et, par là, sur la succession de cette détermination en lui. Le mouvement, comme acte du sujet (non comme détermination

connaissances pures *a priori* qui renferment l'unité nécessaire de la synthèse pure de l'imagination par rapport à tous les phénomènes possibles. Ce sont les *catégories*, c'est-à-dire les concepts purs de l'entendement; par suite, le pouvoir empirique de connaître que possède l'homme renferme nécessairement un entendement qui se rapporte à tous les objets des sens, bien que ce ne soit qu'au moyen de l'intuition et de la synthèse que l'imagination en fait, que tous les phénomènes, considérés comme des *data* pour une expérience possible, sont soumis à ces catégories. Mais, comme ce rapport des phénomènes à une expérience possible est également nécessaire (puisque sans lui nous n'en recevrons absolument aucune connaissance et que, par suite, ils ne seraient absolument rien pour nous), il s'ensuit que l'entendement pur, par l'intermédiaire des catégories, est un principe formel et synthétique de toutes les expériences et que les phénomènes ont un *rapport nécessaire à l'entendement*.

Nous allons maintenant mettre sous les yeux l'enchaînement nécessaire de l'entendement avec les phénomènes au

d'un objet) (*Objects*)* et, par conséquent, la synthèse du divers dans l'espace, si, faisant abstraction de cet espace, nous considérons simplement l'acte par lequel nous déterminons le *sens interne* conformément à sa forme, le mouvement, dis-je, produit avant tout le concept de la succession. L'entendement ne trouve donc pas dans le sens interne, pour ainsi dire déjà faite, une telle liaison du divers, mais c'est en *affectant* ce sens qu'il la *produit*. Mais la question de savoir comment le moi, le je pense, est distinct du moi qui s'intuitionne lui-même (puisque je peux encore me représenter, au moins comme possible, un autre mode d'intuition), tout en ne formant avec ce dernier qu'un seul et même sujet; comment je puis dire par conséquent : *moi*, comme intelligence et sujet *pensant*, je me connais moi-même, en qualité d'objet (*Object*) *pensé*, en tant que je suis en outre donné à moi-même dans l'intuition, seulement comme je connais les autres phénomènes, c'est-à-dire non pas tel que je suis

* Le mouvement *d'un objet* (*Objects*) dans l'espace n'appartient pas à une science pure, ni, par suite, à la géométrie, parce que nous ne pouvons pas connaître *a priori* que quelque chose soit mobile et que seule l'expérience nous l'apprend. Mais le mouvement, comme *description* d'un espace, est un acte pur de la synthèse successive du divers dans l'intuition externe en général par l'imagination productrice, et appartient non seulement à la géométrie, mais même à la philosophie transcendantale.

moyen des catégories, de façon à aller de bas en haut, en partant de l'empirique. La première chose qui nous est donnée est le phénomène qui, lié à une conscience, se nomme perception (sans le rapport à une conscience du moins possible, le phénomène ne pourrait jamais être pour nous un objet de connaissance; il ne serait donc rien pour nous, et, n'ayant pas en soi de réalité objective et n'existant que dans la connaissance, il ne serait absolument rien). Mais, puisque tout phénomène renferme un divers, que, par conséquent, il y a dans l'esprit (*Gemüth*) diverses perceptions disséminées et isolées en soi, il doit y avoir entre elles une liaison qu'elles ne peuvent pas avoir dans les sens mêmes. Il y a donc en nous un pouvoir actif qui fait la synthèse de ce divers; nous le nommons l'imagination, et son action qui s'exerce immédiatement dans les perceptions, je l'appelle appréhension*. En effet l'imagination doit former un *tableau*

* Que l'imagination fasse nécessairement partie (*Ingrediens*) de la perception, c'est ce que nul psychologue n'avait encore bien vu. Cela vient, en partie, de ce qu'on bornait ce pouvoir à des reproductions, en partie, de ce que l'on croyait que les sens ne nous fournissaient pas seulement des impressions, mais les enchaînaient aussi et en formaient des images des objets, ce qui, sans aucun doute, outre la réceptivité des impressions, exige quelque chose de plus, je veux dire une fonction qui en opère la synthèse.

devant l'entendement, mais tel que je m'apparais à moi-même; cette question ne présente ni plus ni moins de difficulté que celle de savoir comment je puis être moi-même en général un objet (*Object*) et même un objet d'intuition et de perception interne. Or, que, pourtant, il doive en être réellement ainsi, on peut clairement le montrer, dès qu'on tient l'espace pour une simple forme pure des phénomènes des sens externes: du moment que nous ne pouvons pas nous représenter le temps, qui n'est pas cependant un objet d'intuition externe, autrement que sous la figure d'une ligne que nous tirons, et que, sans ce mode d'exposition, nous ne saurions jamais reconnaître l'unité de sa dimension; de même, du moment que nous tirons toujours la détermination de la longueur du temps (*Zeitlänge*) ou encore des époques (*Zeitstellen*), pour toutes les perceptions intérieures, de ce que les choses extérieures nous représentent de changeant, et que, par conséquent, nous devons ordonner dans le temps, en tant que phénomènes, les déterminations du sens interne, exactement de la même manière que nous ordonnons dans l'espace celles des sens externes; par conséquent, du moment que nous admettons, de

du divers fourni par l'intuition : il lui faut donc, auparavant, recevoir les impressions dans son activité, c'est-à-dire les appréhender.

Il est clair que même cette aperception du divers ne produirait pas par elle seule une image et un ensemble d'impressions, s'il n'y avait pas un principe subjectif capable d'évoquer une perception d'où l'esprit passe à une autre, à la suivante, et ainsi de représenter toute la série de ces perceptions, je veux dire un pouvoir reproducteur de l'imagination, pouvoir qui n'est donc toujours qu'empirique.

Mais puisque, si des représentations se reproduisaient les unes les autres, sans distinction, exactement comme elles se sont produites ensemble par hasard, il ne pourrait jamais en résulter un enchaînement déterminé, puisqu'elles ne formeraient que des tas incohérents et que, par suite, il n'en sortirait aucune connaissance, il faut que leur reproduction ait une règle par laquelle une représentation entre en liaison avec une plutôt qu'avec une autre dans l'imagination. Ce principe subjectif et *empirique* de la reproduction d'après des règles est appelé *l'association* des représentations.

Or, si cette unité de l'association n'avait pas aussi un principe objectif, de telle sorte qu'il fût impossible (16) que des phénomènes fussent appréhendés par l'imagination autrement

ces derniers, qu'ils ne nous font connaître des objets (*Objecte*) qu'autant que nous sommes affectés du dehors, nous devons avouer, alors, du sens interne qu'il ne nous fournit de nous-mêmes qu'une intuition conforme à la manière dont nous sommes intérieurement affectés *par nous-mêmes* (*dass wir dadurch uns selbst nur so anschauen, wie wir innerlich von uns selbst afficirt werden*), c'est-à-dire qu'en ce qui concerne l'intuition interne, nous ne connaissons notre propre sujet que comme phénomène et non dans ce qu'il est en soi.

§ 23.

Au contraire, j'ai conscience de moi-même, — dans la synthèse

* Je ne vois pas comment on peut trouver tant de difficultés à admettre que le sens interne soit affecté par nous-mêmes. Tout *acte d'attention* peut nous en donner un exemple. L'entendement y détermine toujours le sens interne, conformément à la liaison qu'il pense, à l'intuition interne qui correspond au divers dans la synthèse de l'entendement. Combien l'esprit (*Gemüth*) est communément affecté de cette manière, c'est ce que chacun peut observer en lui-même.

que sous la condition d'une unité synthétique possible de cette appréhension, ce serait quelque chose de tout à fait accidentel que des phénomènes pussent se ranger dans un enchaînement des connaissances humaines. En effet, bien que nous eussions le pouvoir d'associer des perceptions, la question de savoir si ces perceptions seraient susceptibles de s'associer serait encore cependant tout à fait indéterminée et contingente, et, dans le cas où elle ne le serait pas, il pourrait y avoir une multitude de perceptions et même toute une sensibilité dans laquelle on pourrait trouver dans mon esprit beaucoup de consciences empiriques, mais isolées et sans faire partie d'une conscience *unique* de moi-même, ce qui est impossible. C'est seulement parce que je rattache toutes les perceptions à une

transcendantale du divers des représentations en général, par conséquent dans l'unité synthétique originaire de l'aperception, — non pas tel que je m'apparais, ni tel que je suis en moi-même, mais j'ai seulement conscience *que* je suis. Cette *représentation* est une *pensée*, et non une *intuition*. Or, comme pour la *connaissance* de nous-mêmes, outre l'acte de la pensée qui ramène le divers de toute intuition possible à l'unité de l'aperception, est encore requis un mode déterminé de l'intuition par lequel est donné ce divers, ma propre existence n'est pas, sans doute, un phénomène (encore moins une apparence), mais la détermination de mon existence* ne peut se faire que conformément à la forme du sens interne et d'après la manière particulière dont le divers, que je lie, est donné dans l'intuition interne; d'après cela, je n'ai donc aucune *connaissance* de moi *tel que je suis*, mais je me connais simplement tel que je *m'apparais* à moi-même. La con-

* Le « je pense » exprime l'acte qui détermine mon existence. L'existence est donc déjà donnée par là, mais la manière dont je dois la déterminer, c'est-à-dire poser en moi le divers qui appartient à cette existence, ne l'est pas encore. Il faut pour cela l'intuition de soi-même qui a pour fondement une forme donnée *a priori*, c'est-à-dire, le temps qui est sensible et appartient à la réceptivité de ce qui est à déterminer. Or, si, en outre, je n'ai pas une autre intuition de moi-même qui donne *ce qui détermine* en moi et dont ma conscience ne connaît que la spontanéité, et qui le donne avant l'acte de la *détermination*, de même que le *temps* fournit ce qui est à déterminer; je ne peux donc pas déterminer mon existence comme celle d'un être spontané, mais je me représente seulement la spontanéité de mon acte de pensée, c'est-à-dire de détermination, et mon existence n'est jamais déterminable que d'une manière sensible, c'est-à-dire comme l'existence d'un phénomène. Cependant cette spontanéité fait que je m'appelle une *intelligence*.

conscience (à l'aperception originaire) que je peux dire de toutes les perceptions que j'en ai conscience. Il faut donc qu'il y ait un principe objectif, c'est-à-dire perceptible *a priori*, antérieurement à toutes les lois empiriques de l'imagination, — principe sur lequel repose la possibilité et même la nécessité d'une loi s'étendant à tous les phénomènes et consistant à les regarder complètement comme des *données* des sens, susceptibles de s'associer entre elles et soumises aux règles universelles d'une liaison totale dans la reproduction. C'est ce principe objectif de toute association des phénomènes que je nomme l'*affinité* de ces phénomènes. Mais nous ne pouvons le trouver nulle part ailleurs que dans le principe de l'unité de l'aperception, relativement à toutes les connaissances qui doivent m'appartenir. Suivant ce principe, il faut

science de soi-même n'est donc pas encore, il s'en faut, une connaissance de soi-même malgré toutes les catégories qui constituent la pensée d'un *objet* (*Objects*) en général par liaison du divers dans une aperception. De même que pour la connaissance d'un objet (*Objects*) distinct de moi, outre la pensée d'un objet (*Objects*) en général (dans la catégorie), j'ai encore besoin d'une intuition par laquelle je détermine ce concept général; de même, pour la connaissance de moi-même, outre la conscience ou indépendamment de ce que je me pense, j'ai encore besoin d'une intuition du divers en moi qui me sert à déterminer cette pensée. J'existe comme une intelligence qui a simplement conscience de son pouvoir de synthèse, mais qui, par rapport au divers qu'elle doit lier, étant soumise à une condition restrictive qu'elle nomme le sens interne, ne peut rendre perceptible cette liaison que suivant des rapports de temps, qui sont tout à fait en dehors des concepts propres de l'entendement. Elle ne peut, par conséquent, se connaître elle-même que comme elle s'apparaît à elle-même, par rapport à une intuition (qui ne peut pas être intellectuelle ni donnée par l'entendement lui-même), et non comme elle se connaîtrait si son *intuition* était intellectuelle.

§ 26. — *Déduction transcendantale de l'usage expérimental généralement possible des concepts purs de l'entendement.*

Dans la *déduction métaphysique*, l'origine *a priori* des catégories en général a été démontrée par leur accord parfait avec les fonctions logiques générales de la pensée, et, dans la *déduction transcendantale*, a été exposée la possibilité de ces catégories

que tous les phénomènes, absolument, entrent dans l'esprit ou soient appréhendés de telle sorte qu'ils s'accordent avec l'unité de l'aperception, ce qui serait impossible sans unité synthétique dans leur enchaînement, qui, par suite, est aussi objectivement nécessaire.

L'unité objective de toute conscience (empirique) dans une seule conscience (celle de l'aperception originaire) est donc la condition nécessaire de toute perception possible, et l'affinité (prochaine ou éloignée) de tous les phénomènes est une conséquence nécessaire d'une synthèse dans l'imagination qui est fondée *a priori* sur des règles.

L'imagination est donc aussi un pouvoir de synthèse *a priori*, et c'est pourquoi nous lui donnons le nom d'imagination productrice, et, en tant que, par rapport à tout le divers du phénomène, elle n'a pas d'autre but que l'unité nécessaire de la synthèse de ce phénomène, on peut l'appeler la fonction transcendantale de l'imagination. Aussi est-il sans doute étrange, mais pourtant évident d'après ce qui précède, que ce soit seulement au moyen de cette fonction transcendantale

comme connaissances *a priori* d'objets d'une intuition en général (§ 20-21). Il s'agit maintenant d'expliquer la possibilité de connaître *a priori* au moyen de catégories les objets qui ne sauraient jamais se présenter qu'à nos sens, et cela, non pas quant à la forme de leur intuition, mais quant aux lois de leur liaison, par suite d'expliquer comment nous pouvons prescrire en quelque sorte à la nature sa loi et même la rendre possible. Sans cette application des catégories, en effet, on ne verrait pas clairement comment tout ce qui peut seulement se présenter à nos sens doit être soumis à des lois qui dérivent *a priori* de l'entendement seul.

Je fais remarquer tout d'abord que j'entends par la *synthèse* de l'*appréhension* la réunion (*Zusammensetzung*) du divers dans une intuition empirique qui rend possible la perception, c'est-à-dire la conscience empirique de cette intuition (comme phénomène).

Nous avons des *formes* de l'intuition sensible, aussi bien externe qu'interne, *a priori*, dans les représentations d'espace et de temps, et à ces représentations doit toujours être conforme la synthèse de l'appréhension du divers du phénomène, puisqu'elle-même ne peut avoir lieu que suivant cette forme. Or l'espace et le temps ne sont pas simplement représentés *a priori* comme des *formes* de l'intuition sensible, mais comme des *intuitions* mêmes (qui contiennent un divers), par suite avec la détermination de l'unité

tales de l'imagination que deviennent possibles l'affinité des phénomènes, avec elle, l'association, et, par cette dernière, la reproduction suivant des lois, par conséquent l'expérience elle-même, puisque sans elle il n'y aurait jamais dans l'expérience aucun concept d'objets.

En effet le moi fixe et permanent (de l'aperception pure) forme le corrélatif de toutes nos représentations en tant qu'il est simplement possible d'en avoir conscience, et toute conscience appartient à une aperception pure qui embrasse tout, de même que toute intuition sensible, en tant que représentation, appartient à une intuition pure intérieure, c'est-à-dire au temps. C'est donc cette aperception qui doit s'ajouter à l'imagination pure pour rendre sa fonction intellectuelle. En effet, en elle-même, la synthèse de l'imagination, bien que pratiquée *a priori*, est cependant toujours sensible, puisqu'elle ne relie le divers que comme il *apparaît* dans l'intuition, par exemple : la figure d'un triangle. Mais c'est par le rapport du divers à l'unité de l'aperception que peuvent être effectués des concepts qui appartiennent à l'entendement, mais seu-

de ce divers qu'ils contiennent (voyez l'Esthétique transcendantale)*. Donc l'unité de la synthèse du divers, hors de nous ou en nous, et, par suite, aussi une *liaison* à laquelle tout ce qui doit (*soll*) être représenté comme déterminé dans l'espace ou dans le temps doit (*muss*) être conforme, est elle-même déjà donnée *a priori* comme condition de la synthèse de toute l'*appréhension*, avec (et non dans) ces intuitions. Mais cette unité synthétique ne peut être que celle de la liaison, dans une conscience originaire, du divers d'une *intuition* donnée *en général*, mais, conformément aux catégories, appliquée seulement à notre *intuition sensible*. Par conséquent, toute synthèse, qui rend possible la perception

* L'espace représenté comme *objet* (ainsi que c'est réellement nécessaire dans la géométrie) contient plus qu'une simple forme de l'intuition, à savoir, la *synthèse* (*Zusammenfassung*) dans une représentation intuitive du divers donné suivant la forme de la sensibilité, de sorte que la *forme de l'intuition* donne simplement le divers et l'*intuition formelle*, l'unité de la représentation. Cette unité, je ne l'ai simplement attribuée, dans l'Esthétique, à la sensibilité que pour faire remarquer qu'elle précède tout concept, bien qu'elle suppose une synthèse qui n'appartient pas aux sens, mais qui rend tout d'abord possibles tous les concepts d'espace et de temps. Car, puisque par cette synthèse (alors que l'entendement détermine la sensibilité) l'espace et le temps sont tout d'abord *donnés* en qualité d'intuitions, l'unité de cette intuition *a priori* appartient à l'espace et au temps et non au concept de l'entendement (§ 24).

lement au moyen de l'imagination relativement à l'intuition sensible.

Nous avons donc une imagination pure, comme pouvoir fondamental de l'âme humaine, qui sert *a priori* de principe à toute connaissance. Au moyen de ce pouvoir (17), nous relions, d'une part, le divers de l'intuition avec, d'autre part, la condition de l'unité nécessaire de l'aperception pure. Les deux termes extrêmes, c'est-à-dire la sensibilité et l'entendement, doivent nécessairement s'accorder grâce à cette fonction transcendante de l'imagination, puisque autrement tous deux donneraient sans doute des phénomènes, mais ne donneraient pas d'objets d'une connaissance empirique, ni, par suite, d'expérience. L'expérience réelle qui se compose de l'appréhension, de l'association (de la reproduction), enfin de la recognition des phénomènes contient, dans cette recognition dernière et suprême (des éléments simplement empiriques de l'expérience), des concepts qui rendent possible l'unité formelle de l'expérience et, avec elle, toute la valeur

même, est soumise aux catégories, et, comme l'expérience est une connaissance par perceptions liées, les catégories sont les conditions de la possibilité de l'expérience et sont donc valables aussi *a priori* pour tous les objets de l'expérience.

*
* *

Quand donc, par exemple, je convertis en perception l'intuition empirique d'une maison par l'appréhension du divers qu'elle présente, l'*unité nécessaire* de l'espace et de l'intuition externe sensible en général me sert de fondement et je dessine en quelque sorte la forme de cette maison conformément à cette unité synthétique du divers dans l'espace. Or cette même unité synthétique, si je fais abstraction de la forme de l'espace, à son siège dans l'entendement, et c'est la catégorie de la synthèse de l'homogène dans une intuition en général; c'est-à-dire la catégorie de la *quantité*, à laquelle cette synthèse de l'appréhension, c'est-à-dire la perception, doit être donc entièrement conforme*.

* On prouve de cette manière que la synthèse de l'appréhension, qui est empirique, doit être nécessairement conforme à la synthèse de l'aperception, qui est intellectuelle et entièrement contenue *a priori* dans la catégorie. C'est une seule et même spontanéité qui, là sous le nom d'imagination, ici sous celui d'entendement, introduit la liaison dans le divers de l'intuition.

objective (la vérité) de la connaissance empirique. Or, ces principes de la recognition du divers, en tant qu'ils concernent *simplement la forme d'une expérience en général* sont les *catégories* auxquelles j'ai fait allusion. C'est donc sur ces catégories que se fonde toute l'unité formelle dans la synthèse de l'imagination, et au moyen de cette unité, l'unité de tout leur usage empirique (dans la recognition, la reproduction, l'association et l'appréhension) descendant jusqu'aux phénomènes, puisque c'est seulement au moyen de ces éléments de la connaissance en général que ces derniers peuvent appartenir à notre conscience et, par suite, à nous-mêmes.

C'est donc nous-mêmes qui introduisons l'ordre et la régularité dans les phénomènes que nous appelons Nature, et nous ne pourrions les trouver s'ils n'y avaient pas été mis originairement par nous ou par la nature de notre esprit. En effet, cette unité de la nature doit être une unité nécessaire, c'est-à-dire certaine *a priori* de la liaison des phénomènes. Mais comment pourrions-nous mettre en avant *a priori* une unité synthétique, si les sources originales

Quand je perçois (pour prendre un autre exemple) la congélation de l'eau, j'appréhende alors deux états (ceux de la fluidité et de la solidité) comme étant unis entre eux par une relation de temps. Mais dans le temps, que je donne pour fondement au phénomène, en tant qu'*intuition* interne, je me représente nécessairement l'*unité* synthétique du divers, sans laquelle cette relation ne pourrait pas être donnée dans une intuition d'une *façon déterminée* (par rapport à la succession). Or il se trouve que cette unité synthétique, en qualité de condition *a priori*, qui me permet de lier le divers d'une *intuition en général*, et abstraction faite de la forme constante de *mon* intuition interne, c'est-à-dire du temps, est la catégorie de la cause par laquelle, quand je l'applique à ma sensibilité, je détermine *toutes les choses qui arrivent dans le temps en général au point de vue de leur relation*. L'appréhension dans un événement de cette espèce, — et, avec elle cet événement même, relativement à la perception possible, — est donc soumise au concept du *rapport des effets et des causes*; et il en est de même dans tous les autres cas.

*
* *

Les catégories sont des concepts qui prescrivent des lois *a priori* aux phénomènes, et par suite à la nature considérée comme l'ensemble de tous les phénomènes (*natura materialiter spectata*). Or,

de connaissance de notre esprit ne contenaient pas *a priori* des principes subjectifs d'une telle unité, et si ces conditions subjectives n'étaient pas en même temps objectivement valables, étant les principes de la possibilité de reconnaître en général un objet dans l'expérience.

Nous avons défini plus haut l'*entendement* de diverses manières; nous l'avons défini une spontanéité de la connaissance (par opposition à la réceptivité de la sensibilité), un pouvoir de penser, ou un pouvoir de former des concepts, ou un pouvoir de porter des jugements, et ces définitions une fois mises en lumière reviennent toutes au même. Nous pouvons maintenant le caractériser en l'appelant le *pouvoir des règles*. Ce caractère est plus fécond et se rapproche davantage de son essence. La sensibilité nous donne des formes (de l'intuition), mais l'entendement, des règles. Celui-ci est toujours occupé à épier les phénomènes dans le dessein de leur trouver quelques règles. Les règles, en tant qu'objectives (par suite, comme appartenant nécessairement à la connaissance de l'objet), s'appellent des lois.

puisque ces catégories ne sont pas dérivées de la nature et qu'elles ne se règlent pas sur elle comme sur leur modèle (car autrement elles seraient simplement empiriques), on peut se demander comment on peut comprendre que la nature doive se régler d'après elles, c'est-à-dire comment elles peuvent déterminer *a priori* la liaison du divers de la nature, sans la tirer de la nature elle-même. Voici la solution de cette énigme.

Il n'est pas du tout plus étrange (*um nichts befremdlicher*) de comprendre comment les lois des phénomènes dans la nature doivent concorder avec l'entendement et sa forme *a priori*, c'est-à-dire son pouvoir *de lier* le divers en général, que la manière dont les phénomènes eux-mêmes doivent concorder avec la forme de l'intuition sensible *a priori*. Les lois, en effet, n'existent pas plus dans les phénomènes que les phénomènes n'existent en soi; ces lois n'existent que relativement au sujet auquel les phénomènes sont inhérents, en tant qu'il est doué d'entendement, absolument comme ces phénomènes n'existent que relativement au même être, en tant qu'il est doué de sens. Des choses en soi posséderaient nécessairement d'elles-mêmes leur conformité à la loi (*Gesetzmässigkeit*), même en dehors d'un entendement qui les connût. Mais les phénomènes ne sont que des représentations de choses dont nous ne savons pas ce qu'elles peuvent être en soi. En qualité de

Bien que l'expérience nous fasse connaître beaucoup de lois, celles-ci ne sont pourtant que des déterminations particulières de lois encore plus élevées, dont les plus hautes (auxquelles sont soumises toutes les autres) procèdent *a priori* de l'entendement même ; elles ne sont pas dérivées de l'expérience, mais elles procurent au contraire aux phénomènes leur conformité aux lois et par ce moyen rendent l'expérience possible. L'entendement n'est donc pas simplement un pouvoir de se faire des règles par la comparaison des phénomènes, il est lui-même une législation pour la nature, c'est-à-dire que sans l'entendement il n'y aurait nulle part de nature, je veux dire d'unité synthétique du divers des phénomènes d'après des règles. En effet, les phénomènes comme tels ne peuvent pas avoir lieu en dehors de nous, mais ils n'existent que dans notre sensibilité. Mais la nature (18), en tant qu'objet de la connaissance dans une expérience, n'est possible, avec tout ce qu'elle peut contenir, que dans l'unité de l'aperception. Or l'unité de l'aperception est le principe transcendantal de la conformité nécessaire de

simples représentations, ils ne sont soumis absolument à aucune loi de liaison, si ce n'est à celle que prescrit le pouvoir qui relie. Or, ce qui relie le divers de l'intuition sensible, c'est l'imagination qui dépend de l'entendement, quant à l'unité de sa synthèse intellectuelle, et de la sensibilité, quant au divers de l'appréhension. Or, comme toute perception possible dépend de la synthèse de l'appréhension, mais que cette synthèse empirique elle-même dépend de la synthèse transcendantale et, par conséquent, des catégories, toutes les perceptions possibles, par suite aussi ce qui peut jamais arriver à la conscience empirique, c'est-à-dire tous les phénomènes de la nature, quant à leur liaison, doivent être soumis aux catégories, et la nature (considérée simplement comme nature en général) dépend de ces catégories comme du fondement original de sa conformité nécessaire à la loi (en qualité de *natura formaliter spectata*). Mais fournir plus de lois que celles sur lesquelles repose une *nature en général* considérée comme conformité des phénomènes aux lois (*als Gesetzmässigkeit der Erscheinungen*) dans l'espace et dans le temps, c'est à quoi ne suffit pas le pouvoir qu'a l'entendement pur de prescrire des lois *a priori* aux phénomènes par de simples catégories. Des lois particulières concernant des phénomènes déterminés empiriquement *ne peuvent pas être intégralement dérivées* des catégories bien qu'elles leur soient sou-

tous les phénomènes aux lois dans une expérience. Mais cette même unité de l'aperception relativement à un divers de représentations (qu'il s'agit de déterminer en partant d'une seule) est la règle, et le pouvoir qui fournit ces règles est l'entendement. Tous les phénomènes, comme expériences possibles, résident donc *a priori* dans l'entendement et y reçoivent leur possibilité formelle, de même que, comme simples intuitions, ils résident dans la sensibilité et ne sont possibles que par elle, quant à la forme.

Si extravagant et si absurde qu'il semble donc de dire que l'entendement est lui-même la source des lois de la nature, et par conséquent de l'unité formelle de la nature, une telle assertion est cependant tout à fait exacte et conforme à l'objet, c'est-à-dire à l'expérience. Sans doute, des lois empiriques, comme telles, ne peuvent pas plus tirer leur origine de l'entendement pur que la diversité incommensurable des phénomènes ne peut être suffisamment comprise par la forme pure de l'intuition sensible. Mais toutes les lois empiriques ne sont que des déterminations particulières des lois pures de l'entendement; c'est sous ces lois et d'après leur

mise dans leur ensemble. Il faut le concours de l'expérience pour apprendre à connaître ces dernières lois *en général*; mais les premières seules nous instruisent *a priori* de l'expérience en général et de ce qui peut être connu comme un objet de cette expérience.

§ 27. — *Résultat de cette déduction des concepts de l'entendement.*

Nous ne pouvons penser aucun objet qu'au moyen de catégories; nous ne pouvons *connaître* aucun objet pensé sans le moyen d'intuitions qui correspondent à ces concepts. Or, toutes nos intuitions sont sensibles et cette connaissance, en tant que l'objet en est donné, est empirique. Mais la connaissance empirique est l'expérience. *Aucune connaissance a priori ne nous est donc possible que celle, uniquement, d'objets d'une expérience possible* *.

Mais cette connaissance qui est simplement limitée aux objets de l'expérience n'est pas pour cela empruntée tout entière de l'ex-

* Pour qu'on ne se butte pas d'une manière précipitée aux conséquences fâcheuses et capables d'inquiéter de cette proposition, je veux seulement rappeler que les catégories ne sont pas limitées *dans la pensée* par les conditions de notre intuition sensible, mais qu'elles ont un champ illimité et que, seule, *la connaissance* de ce que nous pensons, la détermination de l'objet (*Objects*), a besoin de l'intuition. Faute de

norme que les premières sont d'abord possibles et que les phénomènes reçoivent une forme légale, de même que tous les phénomènes, malgré la diversité de leurs formes empiriques doivent cependant être toujours conformes aux conditions de la forme pure de la sensibilité.

L'entendement pur est donc dans les catégories la loi de l'unité synthétique de tous les phénomènes et rend par là tout d'abord et originellement possible l'expérience quant à la forme. Or, dans la déduction transcendantale des catégories, tout ce que nous avons à faire, c'était de faire comprendre ce rapport de l'entendement à la sensibilité et, au moyen de celle-ci, à tous les objets de l'expérience, par conséquent la valeur objective de concepts intellectuels purs *a priori* et d'établir ainsi leur origine et leur vérité.

Idée sommaire de l'exactitude et de la seule possibilité de cette déduction des concepts purs de l'entendement.

Si les objets auxquels notre connaissance a affaire étaient des choses en soi, nous ne pourrions pas en avoir de concepts

périence; pour ce qui concerne aussi bien les intuitions pures que les concepts purs de l'entendement, ce sont aussi des éléments de la connaissance qui se trouvent en nous *a priori*. Or, il n'y a que deux manières de concevoir un accord (*Uebereinstimmung*) nécessaire de l'expérience avec les concepts de ses objets : ou l'expérience rend possibles ces concepts, ou ces concepts, l'expérience. La première explication ne peut pas s'admettre par rapport aux catégories (ni même par rapport à l'intuition sensible pure); car les catégories sont des concepts *a priori*, indépendants par suite de l'expérience (l'affirmation d'une origine empirique serait une espèce de *generatio æquivoca*). En conséquence il ne reste que la seconde (qu'on pourrait nommer un système de l'épigenèse de la raison pure), à savoir que les catégories, du côté de l'entendement, renferment les principes de la possibilité de toute expérience en général. Mais comment rendent-elles possible l'expérience

cette dernière, la pensée de l'objet (*vom Objecte*) peut bien avoir encore ses conséquences vraies et utiles relativement à l'usage que le sujet fait de la raison, mais, comme cet usage ne se rapporte pas toujours à la détermination de l'objet (*Objects*), ni, par conséquent, à la connaissance, mais aussi à la détermination du sujet et de sa volonté, ce n'est pas encore ici le lieu d'en parler.

a priori. D'où, en effet, pourrions-nous les tirer ? Si nous les tirions de l'objet (*Object*) (sans même rechercher ici comment cet objet pourrait nous être connu), nos concepts seraient simplement empiriques et ne seraient pas des concepts *a priori*. Si nous les tirions de nous-mêmes, ce qui est simplement en nous ne pourrait pas déterminer la nature d'un objet distinct de nos représentations, c'est-à-dire être un principe nous portant à admettre qu'il doit y avoir une chose à laquelle convient ce que nous avons dans l'esprit, plutôt qu'à regarder comme vide toute notre représentation. Au contraire, si nous n'avons partout affaire qu'à des phénomènes, il n'est pas seulement possible, mais il est encore nécessaire que certains concepts *a priori* précèdent la connaissance empirique des objets. En effet, en tant que phénomènes, ils constituent un objet qui est simplement en nous, parce que une simple modification de notre sensibilité ne se rencontre pas hors de nous. Or, cette représentation même exprime que tous ces phénomènes, — par conséquent, tous les objets dont nous pouvons nous occuper, — sont tous en moi, c'est-à-dire qu'ils

et quels principes de sa possibilité fournissent-elles dans leur application aux phénomènes ? C'est ce qu'enseignera plus amplement le chapitre suivant sur l'usage transcendantal de la faculté du jugement.

Que si quelqu'un voulait encore se frayer un chemin intermédiaire entre les deux seules voies que j'ai indiquées, en prétendant que les catégories ne sont ni des premiers principes *a priori*, spontanément conçus (*selbstgedachte*) de notre connaissance, ni des principes tirés de l'expérience, mais des dispositions subjectives à penser (*Anlagen zum Denken*) qui sont mises en nous en même temps que notre existence et que notre créateur a réglées de telle sorte que leur usage concorde exactement avec les lois de la nature suivant lesquelles se déroule l'expérience (ce qui est une sorte de *système de préformation* de la raison pure), — (outre que dans une telle hypothèse on ne voit pas jusqu'où l'on pourrait, sans trouver de terme, pousser la supposition de dispositions prédéterminées pour des jugements futurs), — ce qui serait décisif contre ce prétendu chemin intermédiaire, c'est qu'en pareil cas manquerait aux catégories la *nécessité* qui appartient essentiellement à leur concept. En effet, par exemple, le concept de la cause, qui exprime la nécessité d'un effet sous une condition supposée, serait faux, s'il ne reposait que sur une nécessité

sont des déterminations de mon moi identique, qu'ils expriment comme nécessaire une unité totale de ces déterminations dans une seule et même aperception. Mais dans cette unité de la conscience possible réside aussi la forme de toute la connaissance des objets (par quoi le divers est pensé comme appartenant à un objet (*Object*)). La manière dont le divers de la représentation sensible (l'intuition) appartient à une conscience, précède donc toute connaissance de l'objet, comme en étant la forme intellectuelle, et constitue même une connaissance formelle *a priori* de tous les objets en général, en tant qu'ils sont pensés (les catégories). La synthèse de ces objets par l'imagination pure, l'unité de toutes les représentations par rapport à l'aperception originaire, précèdent toute connaissance empirique. La raison pour laquelle des concepts purs de l'entendement sont donc possibles *a priori* et même, par rapport à l'expérience, nécessaires, c'est que notre connaissance n'a affaire qu'à des phénomènes dont la possibilité réside en nous-mêmes, dont la liaison et l'unité (dans la représentation d'un objet) se rencontrent simple-

subjective arbitraire et innée en nous (*uns eingepflanzten*) de lier certaines représentations empiriques suivant une telle règle de relation. Je ne pourrais pas dire que l'effet est lié à la cause dans l'objet (*Objecte*) (c'est-à-dire nécessairement), mais seulement que je suis constitué de telle sorte que je ne peux pas penser cette représentation autrement que liée de cette manière; or, c'est là précisément ce que le sceptique désire le plus; car alors toutes nos lumières fondées sur la prétendue valeur objective de nos jugements ne sont que pure apparence et il ne manquerait pas de gens qui ne voudraient pas avouer d'eux-mêmes cette nécessité subjective (qui doit être sentie); du moins ne pourrait-on chercher querelle à personne à propos d'une chose qui repose simplement sur la manière dont chaque sujet est organisé.

RÉSUMÉ SOMMAIRE DE CETTE DÉDUCTION

Elle consiste à exposer (*Sie ist die Darstellung*) les concepts purs de l'entendement (et avec eux toute la connaissance théorique *a priori*) comme principes de la possibilité de l'expérience, mais de l'expérience considérée comme *détermination* des phénomènes dans l'espace et dans le temps *en général*; elle établit enfin que cette détermination se tire du principe de l'unité synthétique origi-

ment en nous, par conséquent, doivent précéder toute l'expérience et la rendre tout d'abord possible, quant à la forme. Et c'est d'après ce principe, seul possible entre tous, qu'a été conduite toute notre déduction des catégories.

naire de l'aperception, qui est la forme de l'entendement par rapport à l'espace et au temps, ces formes originaires de la sensibilité.

* *

Jusqu'ici seulement m'a paru nécessaire la division en paragraphes, parce que nous avons affaire aux concepts élémentaires. Maintenant que nous allons en montrer l'usage, l'exposition pourra se développer en une chaîne continue et sans paragraphes.
